

Le dopage entre performance et perceptions du corps en France Gaëlle Sempé & Stéphane Héas

Introduction : le culte de la performance aujourd'hui

Les recours réels ou escomptés aux différentes formes de dopage s'inscrivent dans un contexte social et économique sans doute particulier et peut-être inédit. A la fois le culte de la performance est devenu banal, à la fois ses risques et périls sont désormais bien cernés ; l'incertitude relative à sa valeur personnelle, sa propre identité, et éventuellement l'incapacité à performer peuvent conduire à la fatigue d'être soi, avec son lot de dépression *versus* d'hyperactivité (dont le dopage n'est qu'un rouage parmi d'autres³⁵⁴). Dans ce contexte, les vulnérabilités des êtres humains sont désormais enregistrées et validées concernant de nombreuses situations et populations³⁵⁵. Le dopage intervient dans ce cadre spécifique : il apparaît sporadiquement dans les affaires relevées et diffusées par les médias. Les contrôles antidopage participent de cette actualité bien sûr, mais aussi les suites judiciaires, sportives et parfois proprement humaines des sportifs et sportives impliqués. Les jeunes sportives et les jeunes sportifs sont à ce titre concernés en tant que publics tout d'abord des sports véhiculés par les médias. Ils et elles sont concernés aussi comme pratiquants ou pratiquantes, ou bien dans la mesure où ils connaissent des proches pratiquant une activité physique et sportive.

Le premier point concerne la diffusion des activités physiques et sportives par les médias traditionnels ou internetiques. Les exploits humains qu'ils ressortent des sports au sens classique du terme ou bien des activités corporelles et techniques dans un sens plus large sont légions sur les écrans et sur les ondes. Les sports institués et réglés par les fédérations internationales monopolisent parfois des chaînes et des sites internet entiers. Citons en France *L'Equipe*, *L'Equipe 21*, *Eurosport*, *Canal Plus*, *Le Midi Olympique* et *Rugbyrama.fr*, etc. Cette diffusion mass médiatique est désormais massive et continue : les programmes s'enchaînent, les performances sont améliorées, les records sont battus. Les jeunes sont directement concernés en tant que consommateurs des technologies numériques : « L'espace adolescent des blogueurs est surtout social. Il est certes celui d'une communauté, virtuelle, mais il faut comprendre que les jeunes blogueurs « *bloguent avec leurs amis de collège, de lycée, de leurs clubs sportifs* », bref, qu'ils prolongent leur journée « réelle » par ces moments de rencontres virtuelles³⁵⁶ ».

Avec ces techniques nomades de réception et de diffusion des informations, les sports sont largement téléportés, leurs résultats reçus et commentés, etc. Cette omniprésence est parfois épinglée par une critique virulente comme un élément fondamental de la sportivation du monde et pour tout dire de la marchandisation du monde³⁵⁷. L'espace public est présenté alors comme saturé d'informations sportives, laissant peu de place aux autres phénomènes culturels, mais aussi et surtout aux phénomènes telles les inégalités sociales ou bien les conséquences des catastrophes naturelles par exemple. Le sport semble envahir l'espace public mais aussi l'espace privé à travers les différentes injonctions (gouvernementales, scolaires, médicales, etc.) à pratiquer un sport. Les médias accompagnent et renforcent alors cette présence sportive quotidienne.

³⁵⁴ Ehrenberg, 1991, 1995 et 1998.

³⁵⁵ Châtel, Soulet, 2003 ; Vinet, Boissier, Defossez, 2011.

³⁵⁶ Les Adolescents branchés (INRP). *Lettre d'information de la VST*, n°19, juin 2006, 8 p. Disponible sur <http://www.inrp.fr/vst/LettreVST/juin2006.htm>

³⁵⁷ Brohm, 1998 ; Ariès, 2012, etc.

Les jeunes sont ensuite concernés en tant que pratiquants, ou côtoyant des personnes pratiquant une ou plusieurs activités physiques et sportives. En 2012, le constat est que « depuis 10 ans la pratique sportive s'est maintenue à un niveau constant, avec près de 9 Français sur 10 ayant pratiqué un sport au cours des 12 derniers mois, ne serait-ce qu'occasionnellement³⁵⁸ ». L'organisation fédérale des sports en France incite, elle, à des rencontres compétitives régulières et répétées. Cette offre fédérale renforce l'omniprésence évoquée précédemment³⁵⁹ : chaque jour, des centaines de rencontres sportives sont organisées. En outre, le développement des marchés sportifs ne recouvre pas loin s'en faut le seul secteur fédéral. Les pratiques physiques et sportives peuvent tout à fait émerger et s'étendre en dehors de ces structures fédérales, investissant tous les espaces possibles qui ne sont pas dévolus à la pratique d'un sport³⁶⁰. Reste que sous sa forme dominante, l'engagement sportif prend largement les contours d'une concurrence entre adversaires qu'ils soient individuels ou collectifs. Cette modalité de pratique sportive est même celle qui occupe davantage les jeunes générations que les autres. Cette organisation agonale confirme et valorise une logique de performance, pour ainsi dire à l'encontre de l'autre, celui ou celle qui est dans l'autre équipe, dans l'autre club. Ce modèle fédéral dominant est le plus relayé par les médias³⁶¹. Cette force de frappe du sport suivant toutes ces modalités seulement évoquées ici est importante. Les jeunes générations sont directement confrontées à cette diffusion et à cette valorisation sportive omniprésente. Or, le dopage et son recours possible participent largement aux formes les plus spectaculaires des sports, celles qui tutoient les records, qui permettent les meilleures performances mondiales. Ces deux premiers points martèlent le sport et plus largement les APS comme une norme comportementale qui s'impose à tous et toutes. Il s'agit donc d'y participer sous peine de dénigrement caractérisé, voire d'exclusion sociale.

En tant que porte d'entrée principale dominante dans son versant compétitif, le sport contemporain façonne par conséquent les usages quotidiens. Il véhicule incidemment des valeurs tout à fait paradoxales en raison même des modalités de pratique variables qui s'échelonnent de la rencontre à la concurrence, de la domination de l'autre à la coopération avec l'autre, de l'espoir et de la victoire à l'échec et à la déception. Cette ambivalence est fortement et continuellement réduite par l'orthodoxie sportive fédérale qui tente de mettre en avant la version compétitive, compétitrice, particulièrement en accord avec les valeurs déployées dans le monde du travail. Comme les pratiques sportives sont particulièrement prisées par les plus jeunes en France, le sport devient en quelque sorte un modèle à suivre pour intégrer dans de bonnes conditions à la fois l'âge adulte, le marché du travail, celui des loisirs, voire celui du marché matrimonial. Le développement notamment des pratiques « baby » que ce soit par exemple pour le judo, le handball, l'escrime ou l'équitation a sans doute renforcé cette tendance dès le plus jeune âge. Les établissements sportifs se sont organisés pour accueillir les pratiquantes et les pratiquants dès 3 ou 4 ans, voire avant avec les « bébés nageurs ». Il n'est pas rare que les médias rappellent avec insistance que tel ou tel champion a débuté sa pratique très précocement. Cette évocation médiatique laisse à penser que pour atteindre le haut niveau il faut absolument débiter le plus jeune possible...

³⁵⁸ <http://www.ipsos.fr/ipsos-marketing/actualites/2012-11-30-l-observatoire-sport-fpsipsos-2012-depuis-10-ans-analyse-relation-que-francais-entretienne>.

³⁵⁹ Redeker, 2002.

³⁶⁰ Lebreton, 2010.

³⁶¹ Bouet, 1995 ; Vieille-Marchiset, 2003.

Les enquêtes successives le prouvent : les jeunes ne sont pas les moins pratiquants dans notre pays, au contraire. « Les jeunes, les personnes diplômées ou bien insérées socialement ont la pratique sportive la plus diversifiée et c'est un public plus favorisé qui utilise les structures institutionnelles³⁶² ». Le sport se pare ainsi d'une aura puisqu'il encadre et initie des personnes dont la réussite sociale et économique est importante. De là à laisser entendre qu'il suffit de pratiquer un sport pour s'intégrer, le pas est vite franchi... Pour autant, quelques données issues de sondages ou d'enquêtes montrent que l'intégration sportive n'est pas totale. Des discriminations perdurent et concernent des populations entières. Une frange non négligeable de la population ne pratique pas : « Néanmoins, la pratique régulière (hebdomadaire) ne concerne encore qu'1 Français sur 2 (sans évolution là encore)³⁶³ ». Cependant, cette pratique sportive n'est pas acquise, y compris dans les populations où la pratique physique domine. Ainsi, 38% des jeunes déclarent ne pas pratiquer d'activité physique et sportive³⁶⁴. « Si 1 jeune sur 4 issu des catégories de revenus les plus aisées dit ne pratiquer aucune activité sportive, cette proportion est presque de 1 sur 2 au sein des classes de revenus les plus défavorisées (44%) (p. 3). La situation des jeunes générations face aux activités physiques et sportives n'est donc pas du tout homogène... Logiquement, les recours au dopage ne pourront pas l'être, ou plus précisément les consommations du dopage interféreront sans cesse notamment auprès des jeunes générations avec d'autres pratiques telles les consommations d'alcool ou de cannabis. Les consommations illicites et les addictions multiples sont fréquentes parmi ces populations. « Rares sont les jeunes de 17 ans qui n'ont pas expérimenté un des trois principaux produits que sont l'alcool, le tabac et le cannabis » souligne Danièle Jourdain-Menninger, présidente de la Mission interministérielle de lutte contre la drogue et la toxicomanie (MILDT)³⁶⁵. Les normes comportementales et par conséquent les déviances caractérisées sont nombreuses et varient en fonction des groupes de références et des groupes d'appartenance. Les frontières entre ce qu'il est permis de faire suivant les contextes et les lieux, ou bien les partenaires sont complexes et rendent singulières les analyses contemporaines des recours aux usages potentiellement addictifs.

Plus largement, les sociétés contemporaines dans leur grande majorité sont mues par une idéologie de la performance³⁶⁶ qui infuse, semble-t-il, tous les secteurs de la vie humaine. « Issue du monde industriel et de l'univers sportif, la performance a progressivement envahi le monde de l'entreprise et irrigue désormais l'ensemble de la vie sociale³⁶⁷ ». Il ne s'agit pas ici de diaboliser cette idéologie, mais de préciser comment elle s'immisce dans les esprits et les pratiques des jeunes en France au point d'influer sur leurs comportements sportifs très concrètement, et éventuellement sur leur recours au dopage.

Etablir des records ou des « premières » se réalise désormais « sous l'œil » d'une caméra, d'un téléphone portable, etc. Dans la logique des sports les plus compétitifs orchestrés par le Comité International Olympique (CIO) ou bien la Fédération

³⁶² Muller, 2006.

³⁶³ <http://www.ipsos.fr/ipsos-marketing/actualites/2012-11-30-l-observatoire-sport-fpsipsos-2012-depuis-10-ans-analyse-relation-que-francais-entretienne>.

³⁶⁴ IPSOS, 2012.

³⁶⁵ <http://www.viva.presse.fr/un-plan-de-lutte-contre-les-addictions-centre-sur-les-jeunes-168093>. Voir avec profit un autre constat : <http://www.bienpublic.com/grand-dijon/2012/07/16/generation-multi-addictions>. Consulté le 11/11/13.

³⁶⁶ Ehrenberg, 1991.

³⁶⁷ Expression utilisée dans la quatrième de couverture de Heilbrun, 2004.

Internationale des Sports Automobiles (FISA³⁶⁸), chaque tentative ou presque est désormais enregistrée dans un format vidéo facilement diffusable sur les différents réseaux sociaux, par les institutions officielles et bien sûr par les médias professionnels. Les corps mis en jeu sont toujours affûtés pour réaliser les performances. C'est d'autant plus vrai concernant les sportives et les sportifs professionnels, mais aussi concernant les nombreux amateurs. En outre, les performances contemporaines sont particulièrement variées. Les prouesses sportives sont le plus souvent outillées avec des technologies de pointe et elles exigent un contexte spécifique : une salle, une piste *ad hoc*, des arbitres, des classements régulièrement mis à jour, etc. Les épreuves d'endurance qui se sont d'abord développées en dehors des stades se sont largement institutionnalisées et rassemblent parfois des foules immenses : les marathons dans les grandes capitales mondiales, les *trails* comme *La diagonale du fou* à la Réunion, les triathlons les plus célèbres comme *l'IronMan* d'Hawaï ou celui d'Embrun, etc.

Toutes ces pratiques corporelles se sont transformées dans le cadre d'un processus de sportification qui les formate en quelque sorte à la fois pour mesurer les performances et pour permettre leur diffusion mass médiatique³⁶⁹. Les performances contemporaines doivent donc être mesurées pour prendre de la valeur sur ce qui constitue désormais un marché sportif. En ce sens, la concurrence est forte sur ce marché et les places sont donc chères et peuvent « rapporter gros » en termes de salaires, de contrats publicitaires, voire en termes de pouvoir sportif ou politique. La performance peut donc éventuellement constituer un projet de vie, de l'enfance à la vie adulte, voire tout au long de la vie puisque une gérontocratie œuvre dans les associations sportives avec force routines et cooptations³⁷⁰. Cette attractivité conduit de nombreuses personnes à s'engager dans cette voie sportive, professionnelle ou non. Les sports peuvent permettre d'atteindre à la fois la performance, éventuellement de vivre de ces performances, mais aussi d'encadrer et de gérer ces performances comme dirigeants, arbitres, formateurs, etc. Dans ces périodes de crise économique, l'attrait du marché sportif n'est pas négligeable et participe largement de l'attractivité des sports. Les effectifs étudiants en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives (STAPS) en France depuis 15 ans restent très élevés et ne semblent pas se ralentir. Ces filières et les emplois en science du sport se développent et se diversifient. Ils participent eux aussi à cette attractivité du sport et plus largement des activités physiques de la maternelle à l'université, et après.

En outre, la multiplication des disciplines et des modalités de pratique de par le monde a du même coup permis un essor phénoménal des exploits physiques et sportifs. Logiquement les variations même de performances et leur impact parfois planétaire étonnent moins. Du point de vue des performeurs eux-mêmes, de nombreuses différences existent entre les sportifs reconnus en tant que tels des autres. La métaphore « des rois et des charretiers » rappelle ce point³⁷¹. Elle souligne ces distinctions à l'œuvre, et les inégalités importantes qui se maintiennent dans toute société, et sans doute dans toute corporation ou activité professionnelle. Les « rois » sont d'ailleurs difficiles d'accès. Les têtes d'affiche du moment, *a fortiori* les figures tutélaires du passé sont nombreuses. Citons par exemple Ronaldo ou Messi pour le football, Blot pour l'athlétisme ou Parker pour le basket, etc. Or, « les médias se chauffent à la lumière des

³⁶⁸ Désormais fusionnée dans la Fédération Internationale de l'Automobile (FIA).

³⁶⁹ Lebreton et *al.*, 2010.

³⁷⁰ Héas, 2010.

³⁷¹ Pächt, 1994. Cité par Le Coq, 2002, 68.

stars³⁷² ». En ce sens, la performance intéresse de nombreuses populations plus ou moins proches des actions sportives. Les exploits sont parfois couverts en direct, le plus souvent des reportages, voire des films entiers, sont consacrés à tel ou tel sportif.

I. Atteindre des sommets

Atteindre des sommets ou tenter de le faire est depuis longtemps un horizon impossible pour la plupart des êtres humains³⁷³. Cette visée ne concerne bien sûr pas seulement les sports. L'impossibilité, voire l'impuissance, à atteindre un tel idéal est classiquement dénommée « maladie de l'idéalité³⁷⁴ ». Différents sens du mot idéalité sont proposés³⁷⁵. L'un d'eux souligne que la société occidentale, et pour tout dire la société marchande, produit ce mal-être dans la mesure où les modèles proposés par les médias, les institutions culturelles comme le cinéma, la télévision ou le sport, sont tout bonnement irréalistes, donc irréalisables. Le poids des médias dans la sportivisation et concomitamment l'idéalité des modèles proposés sont prégnants. Or, ces modèles à suivre sont susceptibles de poser des difficultés d'adaptation aux personnes incapables de tels exploits, incapables de suivre ce projet physique impossible. Dans *Le Coût de l'Excellence* justement, cette impossibilité est appréhendée sous l'angle d'une maladie présentée dans sa version extrême, le *burn out*. Cette catégorie médicale caractérise la « maladie de l'épuisement des ressources physiques et mentales qui survient lorsqu'on s'est trop évertué à atteindre un but irréalisable qu'on s'était fixé ou que les valeurs de la société nous avaient imposé³⁷⁶ ».

Nous retenons cette conception de la maladie de l'idéalité ici. Elle indique deux vecteurs principaux, liés entre eux. D'une part, les valeurs sociales véhiculées par les institutions de tutelle imposent de se conduire d'une certaine façon. Citons le code d'honneur au judo par exemple, le *fair play* ou bien la devise « olympique³⁷⁷ » : « plus haut, plus vite, plus fort » ou bien le célèbre précepte : « l'important est de participer ». Suivant ce « culte de la performance³⁷⁸ », l'excellence est promue comme objectif à atteindre dans tous les compartiments de la vie dans le cadre des activités professionnelles, familiales, ludiques, etc. Cette excellence contemporaine prend souvent les contours d'une course à la performance dans un contexte mondial hyper compétitif. Ce cadre socioéconomique et axiologique se développe depuis au moins vingt ans³⁷⁹. D'autre part et conjointement, les individus intériorisent ou font leur cette injonction et par conséquent, ils sont incités à s'imposer cet idéal à eux-mêmes. Cette intériorisation complique singulièrement la possibilité même de faire autrement pour la plupart d'entre nous, engagés que nous sommes tous plus ou moins dans ce monde social et économique...

Cette injonction collective implique des résistances et/ou des propositions qui visent à la moduler plus ou moins radicalement. Des mouvements féministes sont engagés depuis des années, des décennies même, pour réduire ces impositions normatives

³⁷² Guillebaud, 2009.

³⁷³ Cet argumentaire a été déployé dans le cadre de l'analyse des trajectoires professionnelles expertes, dont les exploits figurent l'activité qui leur permet de vivre (Héas, 2010b, 2011).

³⁷⁴ Cette « maladie de l'idéalité » est évoquée au moins depuis le conte de S. Mallarmé, *Igitur*, *Œuvres Complètes*, I, p. 148. Cette problématique est réapparue en 1973 dans un numéro de la *Revue Française de Psychanalyse*, vol.37, n°4-6, 1007.

³⁷⁵ Huguet, 1984, 167 ; Kristeva, 2007, 45.

³⁷⁶ Aubert, Gaulejac, 1991, 178.

³⁷⁷ L'attribution de cette formule à tel ou tel est l'objet de débat entre spécialistes de l'histoire des sports.

³⁷⁸ Ehrenberg, 1991.

³⁷⁹ Duret, 2009 ; Abélès, 2011.

idéales (par exemple le *Mouvement contre la publicité sexiste en France*). Le corps et ses usages sont aux premières loges. L'idéalisation des personnages qui sont représentés (sportives, actrices, mannequins, etc.) dans les médias n'est pas le moindre de ces biais à contrôler. L'éducation aux médias et en ce qui nous concerne l'éducation aux sports tels qu'ils sont présentés dans les médias est censée induire moins en erreur les spectateurs, les différents publics, confrontés à ces images qui ne sont pas explicitement indiquées comme transformées. C'est le cas notamment et plus précisément des représentations des femmes dans les médias ou dans les publicités. La véritable stéréotypisation des images peut, en effet, conduire des jeunes filles ou des femmes notamment à réduire sensiblement leur alimentation pour atteindre la maigreur affichée par les modèles, qu'ils soient sportifs ou non. En ce sens, une véritable idéalité corporelle est proposée, si ce n'est imposée, par média interposé. Cette stéréotypisation des images commerciales et publicitaires ne concerne pas seulement le poids et le corps des femmes³⁸⁰.

Appliquée à notre population d'enquête, cette problématique de l'idéalité convoque plusieurs éléments. L'un d'entre eux est l'usage des technologies (médicales, médicamenteuses ou non) qui peut éventuellement permettre de décupler les actions humaines. Il surmultiplie la *technè* corporelle elle-même. Sinon, cette notion d'idéalité est liée non pas à la transformation artificielle d'une prouesse mais à la manière dont les jeunes eux-mêmes appréhendent leurs propres performances. Elle engage une analyse de leurs désirs et tentatives pour atteindre cet idéal, mais aussi leur impuissance ou non à atteindre cet idéal, voire au deuil nécessaire de cet idéal sous peine de sombrer dans une dépression ou une hyperactivité comme Ehrenberg l'a magistralement démontré³⁸¹. L'évocation de cette maladie de l'idéalité illustre directement une hypothèse formulée à l'origine de ce travail à partir du constat qu'une performance exigeante peut conduire à des maladies de l'idéalité, et plus encore à *La fatigue d'être soi* sous la forme d'une « implosion dépressive » ou au contraire d'une « explosion addictive³⁸² ». Comme tout le monde ne peut maintenir cette exigence d'excellence, tout se passe en effet comme si notre société produisait de la dépression massive avec son cortège de dépendances comportementales et médicamenteuses³⁸³.

A ce titre, précisons comment les exigences de l'excellence sportive résonnent différemment pour les premières et les premiers concernés, les jeunes rencontrés autour du thème du dopage sportif. Le dopage chez les jeunes sportifs entre bien évidemment dans ce cadre socioculturel plus large, et seulement rappelé ici.

I.1. Une exigence contemporaine qui s'impose aux jeunes ?

Les jeunes rencontrés n'appartiennent pas à la sphère du haut niveau rappelons-le, mais on pourrait dire à son antichambre. Les résultats indiquent qu'ils ont des réactions polarisées face à la performance. Tous ne semblent pas subir cette exigence contemporaine à tout crin. Les jeunes enquêtés apparaissent plutôt ambivalents face à la performance pour une part au moins d'entre eux... comme si ils et elles s'étaient d'ores-et-déjà rendus compte qu'ils ne pourraient pas atteindre ces sommets sportifs.

D'un côté, certains rêvent toujours cependant d'atteindre le firmament sportif. Ils et elles espèrent pouvoir atteindre un niveau professionnel, avec des titres glanés, et l'intégration des plus grandes équipes ou clubs :

³⁸⁰ Héas et al., 2006, 2007, 2008, 2011.

³⁸¹ Gueibe citant Freudenberg, 2003, 7-20.

³⁸² Ehrenberg, 1998.

³⁸³ Zarifian, 1996. Lacroix, 2007 cité par Danvers, 2009, 241.

« C'est d'aller toucher l'Europe » (Basketteur, 18 ans)

Ou bien lorsque cette jeune basketteuse se projette dans l'avenir proche :

« ... au mieux trois/quatre ans (devenir pro) » (Basketteuse, 15 ans)

Pour celles et ceux qui caressent toujours l'espoir, objectivement faible, d'atteindre le haut niveau, l'exigence du travail sportif apparait normale. Logiquement, il est possible que pour cette sous-population de jeunes sportifs, les rigueurs de l'entraînement, de la compétition, n'apparaissent pas autant comme des contraintes, mais plutôt comme des tremplins nécessaires vers le haut niveau. Ces contraintes sont donc susceptibles d'être mieux acceptées. La proposition de produits dopants, explicite ou non, a donc de meilleures chances d'aboutir à une acceptation pour ces sportifs-là plutôt que pour ceux et celles qui ont d'ores-et-déjà accepté l'idée de ne pouvoir suivre la cadence imposée pour accéder au plus haut niveau.

De l'autre côté, les jeunes interrogés ne se projettent pas spontanément comme de futurs professionnels du sport. En se comparant aux autres, plus forts, plus motivés qu'eux-mêmes, ils tendent à mettre entre parenthèses leurs rêves des sommets, à supposer qu'ils et elles avouent encore de tels rêves... surtout face à un enquêteur étranger à leur monde sportif. Ils sont davantage réalistes et considèrent d'autres voies que le sport pour leur intégration future dans le monde professionnel.

Tout se passe comme si les discours de précaution vis-à-vis du haut niveau comme milieu unidimensionnel, voire comme milieu iatrogène étaient intégrés par ces jeunes :

« Je pense que pour moi Nationale 3 c'est parfait, j'ai envie de sortir, de travailler à l'école et de voir des potes en dehors et... de vivre et après quand tu fais trop de basket ça t'empêche un peu tout » (Basketteur, 18 ans)

« Je sais que le basket, voilà j'aime ça mais ça sera peut-être pas ma profession plus tard parce que... maintenant y a des jeunes qui sont beaucoup plus forts que moi mais... mais je ne sais pas si plus tard je me lancerais dans le sport, je ne sais pas » (Basketteur, 15 ans)

Si cette posture quasi désillusionnée d'un accès impossible au sport professionnel est présente dans le discours des jeunes garçons, notamment dans le basket, elle est d'autant plus marquée et objectivable dans le discours des jeunes filles dans les trois disciplines étudiées, tel que nous le démontrerons par la suite.

Cet ajustement à la fois face au niveau exigé et face à l'évolution même de leur trajectoire d'adolescent est intéressant. Tout se passe comme si le projet sportif de ces jeunes se révisait, s'adaptait en fonction des envies et des possibilités d'activités en dehors des sports. Le réseau amical avec ses rencontres festives peut alors largement concurrencer le réseau sportif avec ses exigences, ses contraintes planifiées tout au long de l'année. Les relations sportives imposent une durée minimale : la saison sportive. Pas ou peu d'échappatoire possible en dehors de la blessure comme nous le verrons par la suite. Alors que les relations amicales peuvent évoluer sensiblement au cours d'une même année scolaire notamment, ou bien lors des changements d'écoles. Les relations amicales en dehors des sports apparaissent plus souples et surtout sans le regard omniprésent d'un ou de plusieurs adultes. Ce *carpe diem* extra sportif peut rapidement

prendre le pas, surtout avec le développement d'un souhait de ne pas passer à côté de sa vie d'adolescent. Ce sentiment pointe alors et concurrence le temps, l'engagement et finalement les espoirs sportifs.

En effet, l'exercice sportif conduisant à la performance la plus haute est empreint d'une socialisation particulière. Les emplois du temps sont surchargés, les déplacements nombreux dans un entre soi sportif, la fatigue s'accumule sur et en dehors même des terrains sportives. Le poids et l'influence des autres ne sont pas négligeables pour poursuivre ou au contraire progressivement abandonner la quête des sommets sportifs. Avoir un proche, et notamment un parent ancien sportif de haut niveau participe alors du maintien dans la trajectoire toute orientée vers l'excellence sportive :

« Ah moi mes parents ils sont toujours là, parce que c'est des, mon père est un ancien joueur professionnel donc il s'y connaît bien, il sait comment me parler, comment me booster et tout donc... » (Basketteur, 16 ans)

Le soutien et la confiance des proches dans les capacités du jeune sportif sont essentiels. Ne pas avoir un parent étayant, ou bien se heurter plus ou moins frontalement aux exigences d'un entraîneur (parfois parent) peut rapidement désintégrer l'engagement du sportif en herbe. La déstabilisation et la démobilisation peuvent advenir lorsque les discours et les actes des encadrants sportifs ne renforcent pas l'inclusion, mais au contraire tendent à provoquer la réaction d'amour-propre du jeune en baisse de régime sportif :

« Je n'avais pas les... les ambitions qu'ils espéraient. Donc du coup, ça a été un peu difficile, parce que bah les entraîneurs ne me faisaient pas confiance, et je le ressentais et du coup, eh bien, je n'arrivais pas à m'exprimer sur le terrain » (Basketteuse, 15 ans)

En outre, la poursuite d'un projet sportif relève parfois de la procuration tendancieuse entre adultes et enfants³⁸⁴. Des adultes projettent alors sur des jeunes, qui peuvent être leur(s) enfant(s), leurs propres espoirs de réussite sportive plus ou moins avortés au cours de leur propre jeunesse. Cette projection des adultes sur les enfants peut s'enrayer suite à une baisse des résultats, à des blessures, à une concurrence en défaveur de tel ou tel jeune sportif. Elle redouble une domination adultocentrée classique dans le secteur sportif fédéral³⁸⁵... qui a toutes les chances à la période adolescente de rencontrer des fins de non-recevoir de la part des jeunes. Là encore, l'idéologie de la performance bat son plein avec des conséquences iatrogéniques incontestables.

I.1.1. La concurrence comme vecteur de performance dopée ?

La concurrence sportive n'est pas un vain mot pour les jeunes enquêtés. Ils ressentent durement la concurrence installée et renforcée entre les joueurs, entre les athlètes, entre les clubs, etc. Les jeunes sont bien sûr conscients de la concurrence exacerbée entre les sportifs professionnels, entre les sportifs les plus capés. Les médias ne cessent de souligner ces derbys, ces rencontres « historiques », « à fort enjeu ». L'opposition sportive est portée à son pinacle dans les médias, tous les jours.

³⁸⁴ Salla, Michel, 2012.

³⁸⁵ Héas, 2010a.

Les jeunes sportifs relatent à leur niveau une concurrence rude avec des conséquences concrètes qui les touchent ou peuvent les toucher de plein fouet. Largement transmise et utilisée par les entraîneurs comme une caractéristique du sport de haut-niveau et finalement comme une variable de leur activité d'entraînement, cette concurrence légitime la cadence et la pression qu'ils sont susceptibles d'imposer au sportif. En basket-ball, la peur du banc est évoquée parfois sans détour :

« Oui, la concurrence elle est importante, il y a quand même un paquet de licenciés basket, ce n'est pas comme si on était dans un sport entre guillemets mineur, où il y avait 50 000 licenciés, nous il y en a 450 000... donc si il y a un joueur à un moment donné qui déconne, pour x raisons, ou parce qu'il n'est pas bon, il sera viré et on en prendra un autre... c'est logique quoi ! »
(Basketball, Entraîneur, 22 ans)

La concurrence à tout crin n'est pas mise à distance critique, elle est acceptée dans toute sa rudesse. La conscience des enjeux sportifs, mais aussi de ce qu'elle induit *de facto* n'est pas éludée. A la fois l'image des performances sportives est engagée, mais aussi et par ricochet l'image du sport pratiqué. Ce souci presque déontologique peut étonner à un niveau de pratique amateur. L'esprit du jeu sportif est largement inculqué et chaque club avec sa propre tonalité mobilise les jeunes sportifs dans un sens ou un autre. Suivant le contexte, de réussite, d'accession à un niveau supérieur ou non, suivant les effectifs des équipes, des clubs, l'ambiance sportive est prompte à devenir une compétition à outrance ou alors une approche moins guerrière, plus respectueuse de l'Autre, le concurrent mais aussi le partenaire d'entraînement. Il y va de la cohésion et de la dynamique même du groupe mobilisant un ressort classique de la psychosociologie des groupes sociaux. Dans les situations sportives les plus tendues (derby, fin de saison, risque de descente, etc.) le renforcement autour d'objectifs communs, de valeurs communes, se construit à l'encontre d'un Autre, au détriment des sportifs qui n'arrivent pas à suivre l'engagement plein et entier exigé. Une séparation s'installe avec force entre un « nous » et un « eux³⁸⁶ ». L'opposition sportive attise cette confrontation entre des groupes sportifs et à l'intérieur même des groupes sportifs, et ce d'autant qu'ils peuvent avoir des objectifs proches.

1.1.2. L'ambivalence sportive : le corps sportif en devenir

La question du rapport au corps engage différentes problématiques. Citons par exemple la notion de « culture somatique » propre à telle ou telle catégorie de population³⁸⁷, ou bien la notion de « *face work* », qui à la suite des travaux de Goffman par exemple rappelle le processus sécuritaire engagé dans toute interaction, avec le risque permanent de perdre la face (1973). Sans entrer dans le détail des concepts qui importe peu ici, l'analyse des pratiques sportives souligne leur ambivalence dans la mesure où elles génèrent de la violence tout autant qu'elles la contrôlent, si ce n'est la répriment. Logiquement cette ambivalence se retrouve dans le rapport du jeune sportif à son corps simultanément sacralisé et persécuté³⁸⁸. Cette ambivalence est perceptible dans les discours et dans les pratiques des jeunes sportifs dans les trois disciplines à travers

³⁸⁶ Blin, 1995.

³⁸⁷ Boltanski, 1971.

³⁸⁸ Détrez, 2002.

notamment une quadrature de rapports à la douleur, au soin, à la performance, et éventuellement avec le recours au dopage.

I.2.1. La douleur légitime et légitimée

La gestion de la douleur lors des exercices sportifs à l'entraînement ou bien lors des compétitions ou plus largement des rencontres sportives participe de la pratique de nombre de sports. Elle concourt à la formation d'un être humain aux prouesses élevées, si ce n'est exceptionnelles. Si la douleur frappe toutes les civilisations et tout individu au cours de son existence, ce qui diffère d'une société, ou d'un groupe d'individus à l'autre, ce sont l'appréhension, le traitement et le sens de cette douleur³⁸⁹.

Ces expériences de la douleur constituent donc des révélateurs culturels mais aussi sociaux puisque les catégories sociales ne valorisent pas de la même manière les contacts, les chocs corporels par exemple. La logique même des sports est variable et n'engage pas les corps des pratiquants exactement de la même manière suivant les dépenses énergétiques par exemple. En fonction des cadres et des contextes sportifs, l'endurance est valorisée ou au contraire la résistance, le calme *versus* l'excitation, etc. La performance n'implique pas les mêmes engagements corporels en cyclisme par exemple et au basketball ou en athlétisme, variable en outre suivant les disciplines, mais aussi suivant les postes occupés sur le terrain. Or, ces engagements corporels participent notamment chez les jeunes populations à des rituels particuliers censés « gérer » des passages particuliers dans une vie d'individu. Les jeunes garçons sont particulièrement concernés par ces passages symboliques où le don de soi et parfois l'écoulement du sang sont des indicateurs d'engagement plein et entier dans ce rite de passage. Ce qu'un regard extérieur rapide considérerait comme des passages à l'acte violent peuvent tout à fait entrer dans le cadre de rituels plus ou moins formels destinés à valider un changement de statut : le passage du statut d'adolescent par exemple à celui de jeune adulte.

Les ressources ethnoanthropologiques par exemple concernant les rites de passage, les (auto)mutilations au sein de sociétés dites traditionnelles³⁹⁰ permettent justement d'établir une proximité avec les cultures sportives contemporaines et occidentales.

En effet, les cultures sportives mobilisent, parmi d'autres, un rapport ambigu à la douleur, à la fois proximal et distancié. La résistance à la douleur est souvent perçue comme le gage d'une bravoure susceptible de conférer au sportif un prétendu talent et le légitimer au rang des êtres accomplis et reconnus dans le groupe. Obsédé par le progrès et la performance les discours des jeunes athlètes prétendant au haut niveau laissent entrevoir dans ce rapport à la douleur une véritable quête identitaire.

Cette incorporation d'un rapport légitimé et légitimant à la douleur devient une véritable disposition de l'identité sportive d'autant plus marquée chez les sportifs en devenir. L'enjeu d'une rencontre peut exacerber cette concurrence et donc l'engagement physique. Les jeunes sont d'autant plus prompts à participer pleinement à ces mises en jeu du corps que le risque peut permettre justement d'acquérir une valeur supplémentaire, sur le modèle de l'ordalie³⁹¹. Logiquement dans cette recherche effrénée de limites, l'idée d'un « mal » jugé nécessaire peu à peu recherché, est valorisé dans le rapport idéal-typique au corps du sportif, résistant et surhumain. Douleur qui

³⁸⁹ Le Breton, 1997 ; Le Breton, 2010.

³⁹⁰ Clastres, 1975.

³⁹¹ Le Breton, 1991. L'ordalie est une épreuve censée définir le destin lors d'une situation critique telle une maladie.

confère une légitimité au sportif dès lors qu'elle est apprivoisée puis systématisée et par conséquent naturalisée, pour devenir finalement une véritable disposition de l'identité sportive. Ce processus s'inscrit dans un apprentissage dont les étapes si elles varient selon les disciplines restent caractérisées par une quête du plaisir dans la douleur, en particulier celle liée à l'entraînement.

« Si tu as la possibilité de plus te faire aussi mal, je pense que c'est ça, parce qu'après si t'as jamais touché et en soi moi j'aime le fait de se faire mal mais si c'est horrible sur le coup.

(Q : Quitte à se faire mal ?)

Ben oui c'est le principe du vélo tu ne peux pas à oui, oui, sinon tu n'es pas une vrai cycliste [...] Ouais je pense qu'il faut être fort mentalement pour faire du vélo presque aussi fort mentalement que physiquement parce que psychologiquement c'est dur. Ben t'es fière de toi après, t'as réussi t'as pas abandonné, voilà c'est ça et puis c'est agréable ouais je ne sais pas c'est agréable quand même ! »

(Q : Est ce qu'il y a beaucoup de gens à abandonner ?)

Ben ça dépend de ton état d'esprit quoi, si parce qu'en il y a quand ils sont petit il marche sans se faire mal ils sont quand même au-dessus des autres, donc quand tu grandis et que tu deviens moins fort que les autres et que tu n'as pas appris à te faire mal, tu arrêtes. Mais comme depuis le départ tu t'es fait mal et tu continues, ce n'est pas la défaite qui fait [...] faut apprendre à continuer à se battre. » (Cycliste femme, 18 ans)

Les processus de socialisation et la formation d'une véritable disposition à l'acceptation de la douleur et/ou de la blessure du jeune sportif pointent effectivement la place et le rôle de l'entourage³⁹². L'entraîneur est là pour enregistrer et parfois valider les douleurs ressenties :

« Ça dépend des jeunes, j'en ai une qui n'est jamais blessée, ça fait deux ans que je suis avec, elle n'a jamais été blessée, je ne vais pas dire les petits pépins, les petites douleurs qui hop le lendemain sont terminées. » (Entraîneur d'athlétisme).

Un véritable apprentissage de la douleur est donc de mise pour devenir sportif assidu. De l'extérieur au monde sportif, cette socialisation pourrait être perçue comme une potentielle « carrière » déviante mais elle n'est ni véritablement perçue ou étiquetée comme telle. Elle constitue finalement une réponse hyper-conforme à la culture sportive³⁹³ qui nous amène à réfléchir, dans nos propos conclusifs à une autre lecture sociologique de ce rapport discipliné au corps.

L'apprentissage sportif mobilise des états corporels limites (sueur, élévation du rythme cardiaque, excitation des sens, etc.) au cours duquel la douleur peut être envisagée comme un symptôme « sportif » à percevoir, pour ensuite apprendre à en apprécier les effets et en définitive à générer du plaisir. Cet apprentissage corporel ressemble à la socialisation déviante et à l'image de la carrière déviante illustrée par Becker (1963) concernant le fumeur de marijuana, qui apprend à planer, qui apprend à apprécier des sensations perçues aux premiers abords comme désagréables. Cet apprentissage

³⁹² Zanna, 2010 ; Mennesson, 2005.

³⁹³ Hughes, Coakley, 1991.

groupal peut être repris dans le contexte sportif en termes de déviance dite positive et de l'hyper-conformité sportive par Hughes, Coakley (1991). Les valeurs liées à la participation sportive pour atteindre la performance la plus élevée incitent à faire ce parallèle. Concrètement les jeunes sportifs minimisent les blessures et leurs répercussions :

« Bah c'est... si je ne sens pas... enfin normalement si on a mal on le dit... mais comme j'ai jamais mal, et bien non je ne dis rien, je ne sens pas » (Basketteuse, 15 ans)

« Blessé ? Si, c'est-à-dire j'ai eu des petites entorses (après) trois jours, tu reprends » (Basketteuse, 21 ans).

L'injonction à la pratique permet littéralement ces reprises anticipées, les délais de convalescence sont raccourcis, ils sont même parfois réduits à portion congrue :

« J'ai continué à forcer sur mon genou et puis ma rotule s'est abîmée et puis... et puis voilà, c'est trop super, mais bon, y en a pour deux semaines, deux mois pardon de repos donc » (Basketteuse, 21 ans).

Les lapsus ici sur les temps d'arrêt forcé sont révélateurs d'une temporalité sportive cadrée et programmée chaque année des mois à l'avance. La moindre interruption complique cette planification des forces sportives en présence.

Le regard des entraîneurs n'est pas anodin dans la perception ou non de la douleur et l'attitude adoptée au fil des blessures récurrentes :

« En général enfin... en général on reprend plus tôt que... que ce que prévoit les médecins généralistes ou... même les médecins du sport » (jeune basketteuse, intérieure, 17 ans)

Face à cette expérience d'une socialisation jugée nécessaire à la douleur, voire à la blessure, de nombreuses « recettes », véritables ficelles du métier sont échangées. Elles permettent à la fois de mieux vivre sa vie de sportif, et de maintenir une activité et une performance attendue. Elles révèlent aussi la nécessité pour beaucoup de sportif de « composer » avec la douleur, de s'adapter et de se mettre en quête de solutions dites « miracle ».

« Et sportifs entre eux, il y a plein de gens qui donnent des conseils et tout. Eh bien, c'est Jimmy Casper un professionnel qui m'a donné une marque de pansement et c'est vrai que ça a été miracle. » (Jeune cycliste, 17 ans)

Une question se pose dès lors : jusqu'où ces sportifs sont-ils prêts à aller ? Contrôle de soi, du corps, de la douleur, de la blessure, autocontrôle des émotions et gestion du stress, peuvent amener le sportif à la rupture.

1.2.2. Contrôle du corps, contrôle du soin, de la blessure, de la maladie

Nombreux sont les extraits d'entretiens qui précisent que face au rythme d'entraînement et d'enchaînement des compétitions, « le corps dit stop ». Cette

évoquant récurrente n'est pas propre aux sportifs qu'ils soient jeunes ou non. Elle est largement partagée par d'autres catégories de la population que ce soit ici en France³⁹⁴ ou ailleurs dans le monde³⁹⁵, par le passé ou actuellement³⁹⁶.

Elle reflète une représentation dualiste de l'être humain, avec d'un côté l'esprit (le mental, la motivation, etc.) de l'autre le corps (courbatures, plaisirs, douleurs, etc.). Cette conception émiqne d'un corps *alter ego* n'est rappelons-le pas le propre des sportifs, qu'ils soient jeunes ou non. Elle est largement partagée, voire valorisée, dans les sociétés contemporaines notamment par certains secteurs professionnels, économiques ou sociaux comme les professions médicales³⁹⁷. Cette conception dualiste objectivant le corps, le séparant de l'être humain a historiquement permis des progrès médicaux incontestables ; cependant, elle conforte une séparation qui n'est pas fonctionnelle, qui est irréaliste même. Elle comporte un risque de scission entre des « éléments » distingués pour l'analyse à plat, anatomique, de l'être humain. Les sports et notamment les gymnastiques ont utilisé et même abusé de ces distinctions pour mettre en place des exercices calibrés, standardisés, et de ce fait aisés à mettre en œuvre dans les écoles, les clubs sportifs. Mais cette manière de découper l'être humain en sous parties, plus ou moins étanches, ne reflète absolument pas la réalité. Surtout, les interactions entre le corps et l'esprit sont permanentes dans la réalité quotidienne. Le sport et les APSA plus généralement ne font pas exception.

Plus encore, cette dépossession du corps propre du « sportif en herbe » est à mettre en lien avec la dépossession plus globale qu'il subit dans le cadre d'une éducation sportive qui le plie à des adultes qu'ils et elles soient cadres, animateurs, dirigeants, entraîneurs, professeurs, etc. Cette dépossession corporelle est inscrite dans des emplois du temps souvent chargés combinant activités scolaires et périscolaires, dont les APSA. Les consignes, les exercices routiniers et souvent quotidiens sont tous dirigés vers l'accomplissement d'une tâche sportive :

« Quand je suis blessé je vais voir le kiné, et il me dit combien de temps j'ai d'arrêt et j'essaye de minimiser quoi, pour reprendre le plus vite possible »
(basketteur, 16 ans)

L'appel aux ressources médicales et paramédicales est effectué, mais le conseil médical est adapté aux conditions sportives du moment. Le planning sportif tendant à primer sur le planning médical (cf. *infra*). Surtout, le poids de la décision semble en revenir à l'individu alors même que c'est le système sportif qui produit et surtout maintient la pression temporelle.

Mais le contexte social valorise fortement l'autonomie des individus dans leur décision justement. Ce faisant, les « desseins temporels » contemporains semblent de plus en plus individualisés et soumettre l'individu à une course à l'autonomie toujours plus affirmée³⁹⁸. Avec les jeunes sportifs, l'autonomie apparaît moins importante tant le système fédéral notamment subvient à leurs besoins sportifs ou non :

³⁹⁴ Kotobi, 2009.

³⁹⁵ Meudec, 2007.

³⁹⁶ Clavandier, 2009.

³⁹⁷ Le Breton, 1999.

³⁹⁸ Burnay, Ertul, Melchior, 2013.

« Comment je gère ? Eh bien, je fais attention, j'écoute les conseils de la kiné, je me soigne. Après, au niveau de la planification par le coach, il évite le travail qui peut aggraver ce genre de problème. » (Athlète, 20 ans)

Ces verbatim nombreux autour de la thématique de la blessure et de sa gestion en termes de récupération apparaissent comme une nouvelle ambivalence qui replace le corps au centre de la décision. Or, l'apprentissage de la domestication de la douleur vient en contradiction avec l'idée de laisser parler le corps. Le jeune sportif n'assume pas de devoir se reposer, et continue le rythme sportif imposé. En raison des attentes fortes de l'entraîneur par exemple, seule la blessure constitue une justification légitime à l'arrêt de pratique :

« On n'a pas le droit d'être soigné » (un jeune cycliste, 17 ans)

Ou bien le discours d'un entraîneur de basket :

« Sur l'équipe donc là le discours il est un peu plus, il change un petit peu. On ne fait jamais un forcing absolu parce qu'on sait ce qu'on paye cash derrière si jamais la blessure s'aggrave. Elle se fait une méga entorse le soir, la veille du match décisif. Bon elle était sur le banc strappée, je l'ai laissé un petit peu au début, puis on a vu que ça allait le faire alors elle a serré les dents et elle a joué, je ne l'aurai pas fait avec une jeune et elle a joué parce que ce n'était pas pour faire des miracles. C'était que pour que psychologiquement ses copines sachent qu'elle était là. »

Si effectivement des positions différentes s'expriment, concernant l'arrêt du sportif et la gestion de la reprise de l'activité physique, elles mettent toujours *a minima* en évidence un ascendant, une distribution de la gestion de ce corps et avec elle du processus de décision, dans l'économie et la politique des corps. Le pouvoir sur l'autre, le sportif ou la sportive, est toujours activé. Ce protocole est décrit par un autre entraîneur en ces termes :

« On a instauré un protocole, le joueur est malade, tout la semaine il est avec nous, il est malade, il va voir le médecin du club, qui prend le relais de son médecin traitant, voilà. Le joueur se blesse, et bien on doit l'arrêter, suivant ça on le fait suivant la gravité entre guillemets de la blessure, souvent c'est un peu de traumatisme donc c'est un peu de kiné en priorité, il voit le kiné et c'est le kiné qui nous donnera le feu vert s'il doit reprendre. Si c'est un truc plus grave, il va voir le médecin, le médecin lui fait passer radio, IRM, si possible dans les 48h, parce qu'on arrive à avoir des IRM très rapides, avec notre médecin donc c'est intéressant. Et par rapport à ce protocole-là, c'est toujours le médecin, kiné qui donnera le feu vert, pour faire reprendre un joueur. Moi je ne fais pas reprendre un joueur si le kiné n'a pas donné son feu vert pour le faire jouer sur un week-end. Mais les jeunes ici ont des conventions ou des contrats stagiaires, ou aspirants, donc il y a des pouvoirs de délégation qui sont donnés au niveau de la structure concernant le médecin ainsi de suite, donc en fait ils suivent le protocole qu'on leur donne. »

La médecine du sport agit ici à plein. Sous couvert d'un suivi médical rigoureux, l'engrenage répétitif des compétitions incite tous les partenaires à ne pas respecter les temps de repos, les temps de récupération, les temps de cicatrisation. Dans ce cadre, le recours aux produits et plus largement aux pratiques dopantes devient possible car efficace dans la gestion corporelle des sportifs. L'efficacité est obtenue en fonction des possibilités du moment. Or, la diffusion des exploits incite à la persévérance, à la surenchère de la pratique sportive. L'efficacité sportive est obtenue alors au prix de la santé des sportifs qui doivent tenir coûte que coûte pour garder leur place, pour pouvoir espérer atteindre les objectifs, individuels mais aussi collectifs.

I. 3. La division du travail corporel dans le cadre de la discipline sportive

Une nouvelle ambivalence peut être mise ici en évidence. L'obsession corporelle observée par les sportifs enquêtés à travers l'abandon de ce corps à la douleur, voire à la blessure, redouble avec le fait que ces jeunes en confient la (p)réparation finalement au champ médical (kinés, médecins, et divers autres thérapeutes). Sous certains aspects et à certains moments de la vie du sportif se constitue une véritable prise en main de et sur son corps. Comment se met-elle en place ? Une discipline dans la gestion de ce corps des jeunes sportifs intervient à plusieurs niveaux au cours de la socialisation sportive.

A un premier niveau s'organise un véritable maillage du travail sur le corps du sportif repérable dans la connaissance de son propre corps de la part du jeune sportif lui-même :

« L'avantage de commencer tôt ce genre de sport c'est qu'on apprend à bien se connaître. Je sais très bien que je n'irai pas courir jusqu'à claquer quoi. Je sais où est ma limite en fait. » (Fille, athlète, 21 ans)

Au-delà de simples sensations corporelles, se développent des connaissances, pour ne pas dire une expertise de la douleur, de son sens, de ses conséquences et d'une manière plus globale de l'usage du corps. Cette connaissance est perceptible dans les discours de ces jeunes notamment dans l'usage récurrent du vocabulaire médical³⁹⁹. Cette appropriation du vocabulaire médical concerne plus précisément les pathologies et les blessures, la maîtrise du protocole de soin (aussi prescriptif soit-il), l'anticipation parfois du diagnostic, et parfois du traitement :

« Je fais beaucoup de proprioception aussi, je fais travailler ma cheville le plus possible quand même (Toi tu as découvert ça ici, la proprioception ? Ouais Et ça le préparateur physique, non le kiné ?) Ouais, eh bien, les deux, les deux. » (Basketteur, 16 ans)

Ou bien :

« Je touche du bois, je suis très rarement blessée. Les seules choses que je peux avoir en gros c'est des entorses de chevilles parce que je ne regarde pas où je cours ; (une fois) je m'étais fait une mini-blessure du droit antérieur gauche... » (Femme, athlète, 21 ans)

³⁹⁹ Un phénomène semblable a été observé récemment auprès des personnes vivant avec le HIV s'engageant dans des sports (Ferez, Thomas, 2012) et auprès de jeunes sportifs (judo, natation) à propos de leurs problèmes cutanés récurrents (Héas et *al.*, 2012).

Cette appropriation concerne l'anatomie, ce qui semble somme toute logique puisque les jeunes sont directement confrontés aux discours des adultes, et en l'occurrence ici des experts consultés en cas de blessures. Mais cette adhésion concerne également la connaissance du réseau médical au niveau local, au moins.

Il est possible d'avancer que cette culture médicale redouble la culture somatique des jeunes. Pour autant, ils ne semblent pas en mesure d'éviter les blessures. Elles sont en effet jugées nombreuses : tous les athlètes rencontrés évoquent une blessure, plus ou moins grave. Cette fréquence du sport iatrogène est associée inévitablement à ce qu'ils se représentent comme les plus mauvais souvenirs de leur carrière. Par conséquent, si la douleur est gérée, et parfois minimisée, elle n'est pas pour autant valorisée en elle-même en tous les cas dans le cadre *a posteriori* des entretiens qui incitent les jeunes à se « plonger » dans leurs propres expériences passées.

La puissance de la norme médicale, et plus largement de l'institution médicale s'observe également à partir des stratégies de rationalisation alimentaire qui sont évoquées lors des entretiens. Les jeunes déclarent fréquemment ne pas pouvoir manger ce qu'ils veulent quand ils le veulent. Ils ne sont pas prolixes sur ce thème mais les mous fréquentes lorsque ce thème est évoqué, et les échappatoires pendant les vacances ou les périodes de blessures apparaissent comme des tentatives d'échapper au contrôle de l'encadrement sportif. Le contrôle des corps sportifs intervient à ce niveau lorsqu'il s'agit selon l'encadrement que tel ou tel sportif perde un peu de poids, qu'il ou elle se renforce musculairement, etc. Ce contrôle intervient aussi concernant l'hygiène et la gestion du sommeil. Là encore, le contrôle des corps dans les centres de formations, lors des déplacements s'avère pointilleux. Ces pratiques sportives sont d'autant plus marquantes qu'elles se confrontent au cours de l'adolescence, à des injonctions sociétales fortes caractérisées par une « subjectivité » croissante d'un jeune cherchant à s'autonomiser, notamment par rapport aux contraintes sociales⁴⁰⁰. Le jeune sportif en voie vers le haut niveau apparaît dans un entre-deux, un espace liminaire où l'engagement corporel est présenté idéalement comme entier, intégral. Les stratégies d'évitement de ces contraintes existent, mais peuvent difficilement être explicitées et racontées à un étranger qui le questionne. Là encore, de même que concernant le dopage, la parole donnée à l'extérieur du monde sportif se doit d'être restreinte au strict minimum. L'impression fréquente lors des entretiens était justement cette retenue des propos des jeunes sportifs. Les sourires en coin, les phrases stoppées net ont été légion. Peut-on parler d'acquisition d'une certaine « sagesse » ou bien ce processus relève-t-il plutôt d'un assujettissement plus profond encore ?

En fait, semblent s'opérer simultanément une délégation, voire un abandon de ce corps dont le sportif a, de plus en plus selon les tranches d'âge, la maîtrise et l'expérience.

Le contrôle intervient toujours par exemple comme dans le récit d'un entraîneur qui doute des sensations et de l'éventuelle blessure de « son » sportif. Il oriente par conséquent le travail sportif en dépit d'une prise en charge médicale en cours.

La prise en charge de ce corps s'organise dans une sorte de distribution du travail corporel entre des acteurs plus ou moins experts/légitimes, reconnus comme compétents et finalement respectivement propriétaires de ce corps, de sa bonne gouvernance en quelques sortes abandonnée par le jeune. Tel entraîneur explique ainsi à propos de l'une de « ses » joueuses :

⁴⁰⁰ Cuin, 2011.

« Elle a parfois joué avec une épaule douloureuse. C'est son boulot quand même avant tout. Elle a le temps de faire le travail médical en journée, de récupération. Donc là c'est vrai que si j'avais dix pros, tu vois bien qu'effectivement le discours pourrait être un petit peu différent. Tu es payé pour, il y a un staff médical qui est là pour t'accompagner, on peut tirer un peu sur la corde, on pourrait peut-être se donner le droit de tirer un peu sur la corde. » (Entraîneur de basket)

La professionnalisation est présentée dans ce cas précis comme une possibilité supplémentaire d'utiliser le corps des sportifs à outrance. Elle justifie cette surenchère pratique.

I.3.1. La blessure comme rupture : l'entraîneur démissionnaire

Une rupture surgit néanmoins dans cette distribution de la propriété corporelle de la performance dès lors qu'il y a incident. Avec la blessure et finalement les retards dans la performance voire les contre-performances associées la responsabilité incombe subitement au sportif, ou plus exactement à son corps. Le sportif (re)devient dès lors responsable de la blessure. La responsabilité n'est en effet que très rarement partagée :

« C'était à cause de moi, j'ai fait trop d'exercice physique et donc mon corps a craqué. » (Athlète, 18 ans).

« Et on voit bien ! Là, mon corps a besoin de se reposer, de se remettre en condition ; mon entraîneur essaye de me faire faire un truc, je ne peux pas physiquement... Donc ce n'est pas moi qui demande du repos, ni mon entraîneur, c'est vraiment le corps qui dit « moi j'en peux plus, je sature donc faut me ménager et après on pourra reprendre de manière sérieuse mais là je ne peux plus. » (Athlète, 19 ans)

Ne plus pouvoir agir comme un sportif revient à sortir du terrain concrètement, avec un risque toujours présent de ne plus retrouver sa place. Aux yeux de ces jeunes l'arrêt sur blessure est susceptible de les condamner à une régression difficilement récupérable. Cette focale sur l'interruption comme source de dégradation sportive n'est pas sans rappeler dans le milieu professionnel les absences pour cause d'accidents du travail ou bien d'accidents de la vie courante. Or, là encore les jeunes même et surtout parce qu'ils s'en soucient peu, et aussi par manque d'expérience, sont largement victimes d'accidents⁴⁰¹.

I.3.2. Rapports sociaux de sexe et usages différenciés du corps et du dopage

Le rapport à la performance et à la compétition sont décrits par la sociologie comme des dispositions traditionnellement incorporées puis naturalisées comme masculines dans le champ sportif et plus globalement dans l'ensemble des espaces sociaux. Cette axiologique masculine parcourt le sport, et logiquement elle imprègne les vécus mêmes des jeunes sportives et sportifs. Le genre masculin impose son aura sur les expériences des jeunes rencontrés. Tous sont qu'ils le veuillent ou non imprégnés de ces valeurs masculines donc sportives (et *vice versa*).

⁴⁰¹ OCDE, 2007. Lydie V., 2008, etc.

I.3.2.1. Une performance autour des hommes

Quelle que soit l'activité sportive, les « autrui significatifs » qu'ils soient adjuvants ou opposants dans la carrière ou la trajectoire de socialisation sportive des athlètes femmes interrogées sont principalement masculins. Souscrivant aux analyses de Mennesson sur les femmes engagées dans des carrières de sportives de haut-niveau dans des pratiques traditionnellement masculines, notre étude révèle l'importance de la construction de dispositions sportives compétitrices dans les trois disciplines étudiées. Cette construction s'articule autour de figures masculines, d'abord paternelle, ensuite fraternelle :

« Donc après, c'est plus mon père qui m'a orienté vers le steeple pour que je puisse faire des compétitions internationales de haut niveau. Je pense que lui il rêve qu'une de ses filles participe aux JO, ma sœur maintenant c'est un peu tard mais bon. Après moi je le fais pour moi, aussi un peu pour lui, parce que ça lui fait plaisir. » (Jeune fille, athlétisme, 16 ans)

Le discours déroule ainsi un panel d'individus qui, du père à l'entraîneur en passant par le frère ou le médecin (quelle que soit sa spécialité médicale), éclipse dans le discours la participation, voire par conséquent l'influence puis la légitimité, d'un autrui féminin dans la construction de la carrière. Par conséquent, l'absence relative des femmes participe de la construction d'une culture somatique et au-delà d'une culture sportive masculine dominante. Cette andrologie n'est pas neuve, elle réapparaît ici avec force⁴⁰².

La participation des femmes à la carrière sportive des jeunes athlètes est constatée dans plusieurs configurations et de façon différente selon la discipline sportive étudiée. En revanche elle est caractérisée par une différence notable par rapport aux hommes, et notamment au père, qui accompagnent le sportif.

I.3.2.2. Cyclisme : une socialisation des mères « à rebours » de l'enfant vers la mère⁴⁰³.

Dans le cyclisme en particulier, discipline historiquement masculine, la moindre référence aux femmes, et notamment aux mères, et leur faible présence dans l'accompagnement des sportives, est d'autant plus caractéristique que leur participation est décrite sous la forme de contrainte. La mère ne s'engage pas par choix dans le suivi de la carrière cycliste de son enfant, mais par nécessité, au regard notamment des nombreux déplacements et des contraintes logistiques ou matérielles qui incombent au jeune dans cette discipline. Tel que perçu dans l'étude de l'accès des femmes aux responsabilités sportives⁴⁰⁴, s'opère dans cette configuration une socialisation à rebours, de l'enfant vers la mère, indirectement concernée, et par conséquent faiblement légitimée.

L'exemple le plus frappant est peut-être le discours de cette jeune cycliste qui reconnaît « imposer » à sa mère le rythme et le suivi sportif. Elle est, de ce fait « bien obligée de me suivre »... en raison du décès du père. Quand bien même la mère semble engagée et

⁴⁰² Héas, 2010.

⁴⁰³ Segalen, 1996.

⁴⁰⁴ Vieille-Marchiset, 2004.

présente dans le parcours de sa fille, une autre figure masculine apparaît au fil du récit de vie. S'installe peu à peu le rôle prédominant du frère, ici cycliste professionnel, qui évince l'accompagnement de la mère lui dérobant en quelque sorte le rôle de passeuse culturelle. Dans d'autres sphères culturelles ce rôle est un porteur de sens important⁴⁰⁵. Dans cet exemple il apparaît quasi inversé se diffusant de l'enfant vers la mère. Si la mère semble minoritaire dans le cyclisme, elle est parfois davantage présente dans les discours des jeunes filles. L'exemple du basket en particulier nous en fournit la démonstration.

I.3.2.3. La mère basketteuse : une passeuse culturelle⁴⁰⁶

Dans le basket, discipline aujourd'hui reconnue comme davantage mixte, les discours des sportifs et des sportives font apparaître plus régulièrement et plus singulièrement le rôle des femmes, et notamment de la mère, dans leurs parcours et carrières de jeunes basketteuses.

« J'ai fait un peu de tout et vers sept ans, ou huit ans je crois, j'ai choisi le basket. Comme, ma sœur faisait du basket, et ma mère aussi » (Basketteur, 16 ans)

« C'est maman qui faisait du basket et puis parce qu'il fallait s'inscrire à un sport, j'ai touché un peu à tous les sports, j'ai fait du judo, j'ai fait de la danse, j'ai fait euh du volley, j'ai fait du badminton quand j'étais petite mais 'fin sans vraiment accrocher et puis le basket j'en fais euh... parce que... les copines en faisaient aussi » (Basketteur, 15 ans)

« Eh bien... ma maman faisait du basket avant et euh elle m'a mis au basket comme ça et j'ai plus lâché depuis » (Basketteuse, 16 ans)

Pour autant si la figure maternelle est associée, dans le cas du basket-ball, le plus souvent à l'entrée dans l'activité, le rôle de l'entraîneur demeure central dans les représentations des sportives, toutes disciplines confondues, dès que sont abordées les usages du corps et le rapport à la performance. L'entraînement des filles par un homme semble alors devoir résoudre une tension paradoxale. Comment diable booster en douceur ? Cette idéologie de la douceur concernant certaines activités physiques a déjà été analysée⁴⁰⁷. Le rapport au corps des femmes et « sur » des femmes est d'une manière commune et stéréotypée présenté comme moins brutal, plus souple, davantage délié⁴⁰⁸. Dans les sports de tradition masculine, l'entraînement prend les contours d'un sexisme à la fois brutal et bienveillant. Il s'agit d'activer les femmes dans le sens masculin dominant des sports, notamment dans leur version compétitive ; mais il s'agit aussi de ne pas faire tout à fait comme avec les hommes. La fragilité féminine supposée réapparaît alors, laissant poindre des justifications à une intensité d'entraînement par exemple plus faible, et plus insidieux encore, à des justifications aboutissant à fixer des objectifs moins élevés aux jeunes filles.

Ainsi, le travail de construction d'un corps résistant visant pour beaucoup d'entraîneurs à booster, voire violenter, le corps du sportif semble sexuellement différencié. Les

⁴⁰⁵ Croiset, 2009.

⁴⁰⁶ Croiset, 2009 ; Donnat, 2004, 2005.

⁴⁰⁷ Héas, 2004.

⁴⁰⁸ Ce stéréotype n'empêche pas les violences faites aux femmes... Au point qu'il est possible de se demander si la douceur officielle, publique, ne cache pas une violence privée plus grande encore...

sportives apparaissent d'abord plus dépendantes ou soumises à l'impératif d'une commande de l'entraîneur ; simultanément elles semblent davantage soucieuses d'un respect autour duquel il conviendrait pour les entraîneurs de considérer la sensibilité et/ou prétendue fragilité féminine. Cette disposition est une fois encore communément associée aux traits jugés typiquement féminins de l'identité sexuée :

« C'est important, avant tout c'est de l'humain. Je suis conscient qu'on touche à quelque chose d'hyper fragile, d'hyper sensible. On peut produire des catastrophes, on est en danger tout le temps. On a un poids pas possible sur les épaules. Elles veulent rester des filles, des femmes, la musculation ça les embête, comme quoi elles ne sont pas dans l'esprit, si tu es plus musclée, si tu es plus en force, en puissance, en machin tu seras meilleur, ça les embête. » (Entraîneur, Basket).

Cet extrait met en évidence l'existence d'une injonction pour ces femmes sportives à rester « féminine » en réponse au « procès de virilisation »⁴⁰⁹ qui leur est intenté en permanence, dans un espace sportif historiquement constitué comme un bastion de la masculinité. Demeurer « féminine » est donc une condition, posée de manière tacite par de nombreuses sportives, avec laquelle leurs entraîneurs composent, afin de contrôler les modifications corporelles conséquentes à un entraînement dense, et dont les représentations communes seraient susceptibles d'insinuer un trouble de genre, lui-même perçu comme un facteur de déconsidération identitaire. Dès lors une musculature trop développée, si elle est favorable dans l'absolu à la performance sportive, devient un obstacle au maintien d'une identité sexuée car non conforme aux normes corporelles de cette « féminité » telle que les sportives, mais aussi et surtout la société dans son ensemble, se la représentent encore.

Pour autant, outre ces tensions identitaires liées aux constructions de genres, l'entraîneur possède effectivement l'ascendant sur le corps, en imposant les objectifs de saison et de performance, la charge et le rythme d'entraînement, la nature des tâches d'entraînement, le calendrier des compétitions et de récupération ; l'entraîneur prescrit finalement et littéralement où, comment et quand le corps doit agir pour atteindre la performance optimale :

« Moi je ne décide rien du tout, parce que je ne m'y connais absolument pas pour faire de l'entraînement. Quand on me dit quoi faire, je vais poser des questions parce que ça m'intéresse et que je veux comprendre pourquoi je fais ça. Si on me dit de faire un truc que je trouve vraiment absurde je ne vais pas le faire parce que ça ne m'aidera pas. Mais après pour me constituer un plan d'entraînement toute seule et décider de leur organisation, je suis incapable de le faire. Ce n'est vraiment pas pour moi. Et en plus je manquerais de patience. Et puis si je m'entraînais toute seule j'aurais toujours l'impression de ne pas faire assez, donc je ferais toujours plus et ça mènerait forcément à la blessure. Donc je préfère remettre cette responsabilité dans les mains de quelqu'un d'extérieur à moi. » (Fille, Athlète, 16 ans)

⁴⁰⁹ Louveau et Bohuon, 2005.

Cette autorité inscrite dans le planning et la division des tâches sportives conduit davantage les jeunes garçons à s'en affranchir lorsque les jeunes filles semblent accrochées davantage et plus systématiquement à l'entraîneur, à ses injonctions, si ce n'est à ses désirs. L'autorégulation et/ou l'affranchissement et la rupture sont moins patentés dans le discours des jeunes filles qui délèguent par conséquent l'autorité sur le corps, leur propre corps. D'ailleurs, certains entraîneurs regrettent cette autonomie braconnière plus souvent repérée et même déplorée chez les jeunes garçons :

« Quand ils rentrent chez eux on ne sait pas ce qu'ils font. S'il a envie d'aller rouler, il va rouler. Malheureusement on n'a pas le monopole de tout. »
(Entraîneur, cyclisme, concernant les jeunes garçons)

A l'inverse il semble émerger dans le discours des jeunes filles une plus grande dépendance au contrôle et à l'abandon de son corps, de sa performance à l'entraîneur, ou plus globalement au staff. La conscience de cette dépendance affleure parfois directement lors de l'entretien :

« C'est bizarre mais la décision (de gérer son corps) elle ne m'appartient pas trop, parce que 'fin là, là, 'fin c'est c'que j'ai ressenti parce que la kiné elle c'est... tout ce qui est médical, c'est elle qu'a raison, et le coach c'est... c'est ton coach quoi donc euh... voilà, tu ne peux pas non plus le... [contredire]. »
(Basketteuse)

La régulation de la cadence et la violence de l'entraînement peuvent dès lors mener l'athlète, même consciente de ses difficultés, à la rupture, à la blessure. Celles-ci sont d'autant acceptées comme une éventualité, parfois sans résistances.

« Au début de l'année, il m'a dit : « tu ne vas t'entraîner que 3 fois, on va voir comment ça se passe et au fur et à mesure on augmentera les séances et la dose de difficulté ». Donc je m'entraînais 3 fois, ça allait. Donc on a augmenté tous les jours, c'est devenu de plus en plus dur et ça a cassé : je me suis blessée. » (Fille, Athlétisme)

L'autorégulation de l'entraînement et la résistance ou l'émancipation de la jeune femme dans son entraînement sont moins présentes dans leurs discours comparativement aux athlètes hommes. Ce qui revient à avancer que cette délégation complète d'autorité sur leur corps confirme les études dispositionnalistes⁴¹⁰ qui révèlent une construction des rapports aux corps genrée. Plus globalement, ces dispositions sont socialement incorporées de manière binaire, différenciée, et même polarisée. L'analyse des corpus d'entretiens dévoile cette « docilité » ou cette « disposition à se laisser « éduquer », instruire. Dans le contexte sportif, cette disposition enjoint davantage les jeunes filles et ensuite les jeunes femmes à se laisser entraîner suivant les préceptes masculins de l'encadrement. Cette construction d'une disposition à la « docilité » est bien perçue par la sociologie dans d'autres contextes que le seul champ sportif, et notamment à l'école, contribuant, en partie, jusqu'au lycée, à expliquer leur plus grande réussite scolaire⁴¹¹.

⁴¹⁰ Boltanski 1971 ; Bourdieu, 1979 ; 1998 ; Lahire, 2004

⁴¹¹ Duru-Bellat, 1990 ; Baudelot et Estabiet, 1992.

« Je me dois d'être efficace. Je me dois de mettre en pratique tout ce qu'on a vu pendant un an et si j'échoue, c'est un peu l'échec d'une année d'entraînement, de l'investissement du coach. [...] Quand je suis arrivée l'année dernière, dans le groupe de George, déjà j'étais tellement contente d'avoir un coach rien que pour moi, enfin pas rien que pour moi, mais d'avoir un coach qui soit vraiment motivé et qui soit là pour m'aider à traverser le plus dur. Le fait qu'il soit là pour m'encourager quand je suis en train de souffler, c'est vraiment le bonheur. J'en demandais pas plus que ça. Et du coup, face à l'investissement qu'il m'a porté, je trouvais que ça faisait un peu comme un contrat entre le coach et l'athlète. Face à l'investissement qu'il me consacrait, je trouvais que de mon côté je me devais, d'une façon morale et équité et même athlétique, de lui rendre cet investissement-là, en étant assidue, en écoutant, en étant dynamique, en ayant le rôle d'un athlète, pas d'un athlète modèle, mais voilà, d'un bon athlète. » (Femme, Athlétisme, 20 ans)

Confortant une prédisposition sociale des hommes à être fort et résistant, y compris face à l'entraîneur, lorsque la jeune fille cultive la « docilité » comme propension à la réussite sportive.

Ce qui émerge de leur discours comme un aveuglement ou assujettissement susceptible de les extraire de la décision sportive, y compris autour de leur propre corps, nous invite à questionner les effets de crédulité et/ou de conditionnement des jeunes filles notamment dans des potentielles conduites puis pratiques de dopage.

« Oui, je pense que par contre là un vrai ,vrai, entraîneur il y a tellement un lien fort et t'as tellement confiance en lui, il dit, en tant qu'athlète des fois tu te rend pas compte que t'as besoin d'une pause et que t'as besoin de faire ça mais tu le fais par ce que c'est ton entraîneur qui te le dit, tu vois que ça marche, donc si il te propose quelque chose et qu'il y a un lien hyper fort, fort, par contre la oui. »

[Q: Par ce que la confiance est absolue quoi ?]

« Et que t'as tellement confiance en lui et que si il te dit qu'il faut prendre ça ben, ouais. » (Femmes cyclistes, 18 et 19 ans)

L'influence des entraîneurs et d'une manière générale de l'autrui masculin sur les jeunes femmes athlètes, leur abandon corporel et leurs croyances absolues en leurs conseils et expertise, renvoient à l'éventualité d'une plus grande soumission, et par conséquent vulnérabilité de ces sportives aux influences. Dans ce cadre, la suggestion plus ou moins claire ou même la proposition dopante a beaucoup de chance de recevoir l'aval de la sportive, jusqu'à l'acceptation d'une prescription dopante...

Toutefois, il convient de revenir sur la position des jeunes femmes dans le champ du sport de haut niveau et du sport professionnel, afin de nuancer cette hypothèse.

En effet si les jeunes filles, comme la sociologie nous l'enseigne, dominent dans la réussite scolaire, il n'en va pas ainsi dans la compétition sportive. C'est dès lors à partir d'une seconde disposition fondamentale, celle du rapport à la compétition, à la dimension agonistique, au rapport à l'adversité et à la combativité, que se divisent les trajectoires et les représentations des sportifs et des sportives.

« En général c'est plutôt lui qui me dit « tu vises trop bas » ou des choses comme ça. [...] C'est difficile le rapport entraîneur-athlète. Bon moi je me suis blessée car je ne lui ai pas dit que j'avais mal. En même temps je considérais qu'il savait que j'étais fatiguée, ça faisait... donc je faisais confiance. Vu que je lui faisais confiance, (j'ai pensé) il ne va pas surcharger, mais peut-être que j'aurai dû lui dire que non. » (Femme, athlète, 21 ans)

« (Et comment as-tu géré cette blessure ?) J'ai été super déçue de me blesser, surtout à cette période, pendant les championnats de France. J'étais démotivée mais mon coach m'a remotivée, surtout il m'a bien aidé à garder le moral. Il était avec moi. Je suis donc restée motivée. » (Femme, Athlétisme, 18 ans, en période dite de « retour de blessure »)

Ces éléments de l'analyse nous conduisent à entrevoir, du fait de dispositions socialement différenciées au cours de leur socialisation et différenciatrices dans la construction de leurs carrières à venir par un processus d'auto-élimination de cette compétition le plus souvent jugée peine perdue.

I.3.3. Pas d'enjeux, pas d'avenir : culture du sacrifice et (auto)élimination de la course

Les jeunes filles rencontrées, en particulier dans le cyclisme et l'athlétisme, semblent bénéficier d'une moindre reconnaissance que leurs homologues garçons de leur engagement sportif. Elles se révèlent de ce fait d'une part plus esseulées, regrettant un moindre suivi de leur carrière, et d'autre part moins engagées dans une dynamique d'accès au sport professionnel, dans lequel elles ne s'autorisent pas à percevoir des perspectives d'avenir. Clairvoyantes ou défaitistes ? Telle est la question que nous renvoient ces témoignages de sportives qui, en dépit de leur participation nationale à l'exercice du sport de haut niveau dans leur discipline, n'entrevoient pas la perspective d'une carrière sportive et renoncent, dans une certaine mesure, à n'être habitées que par la logique de performance.

A la question qui leur a été posée autour des mécanismes qui amènent certain(e)s sportifs ou sportives à se doper la plupart pointent une soif de la victoire jugée excessive chez les garçons et toute relative pour beaucoup d'entre elles :

« Eh bien je pense à vouloir réussir un peu trop après, à vouloir trop gagner déjà, je pense qu'il y a des moments où il faut savoir perdre. Aussi ceux qui veulent trop gagner ils en arrivent là ou après je pense enfin je pense surtout aux garçons, c'est l'aspect financier hein. Si on dit tu prends ça pour marcher sinon on te vire il y a des moments, et bien si la personne en question n'est pas bien financièrement c'est possible qu'elle en prenne. » (Femme, Cyclisme, 19 ans).

L'acceptation de la défaite, et plus symboliquement, avec elle, la forte probabilité de ne pouvoir vivre de leur carrière sportive, les amènent à privilégier d'autres projets, s'auto-éliminant d'un possible avenir professionnel dans le sport, et consacrant simultanément, voire légitimant inconsciemment, l'hégémonie masculine dans le sport professionnel comme une (fausse) évidence. Largement traduite dans le discours des jeunes filles et garçons dans les trois disciplines et pour chaque tranche d'âge, cette construction

binaire est particulièrement visible lorsque les jeunes répondent à la question de leur futur projet professionnel.

« De devenir pro, oui. » (Basketteur, 16 ans)

« Eh bien, c'est de jouer pro, en Pro B, Pro A, peut-être un jour l'équipe de France [...] Mon rêve c'est la NBA. » (Basketteur, 18 ans)

« Je sais que professionnel c'est hyper important parce qu'une carrière de cycliste ce n'est pas long, c'est jusqu'à 30 ans. 35 ans si vraiment on est fort. Après faut trouver un autre boulot. Donc le professionnel c'est hyper important. Après le vélo c'est ma passion donc j'aimerais bien aller loin. Je veux essayer d'y aller à fond et voir. » (Cycliste, 17 ans)

« Bah déjà aller en équipe de France forcément ça fait rêver. [...] ben n'importe quel cycliste aimerait passer pro un jour, mais tout le monde ne peut pas. » (Cycliste, 17 ans)

« Bah comme tout sportif on rêve de devenir professionnel. C'est mon rêve depuis tout petit » (Cycliste, 20 ans)

« En gros, j'aimerais bien passer pro. Je n'ai pas envie de quitter le vélo. » (Cycliste, 22 ans).

Si les garçons, à tous âges, basketteurs, athlètes ou cyclistes, formulent le projet de devenir sportifs professionnels et perçoivent donc un avenir possible dans le champ sportif, décrivant ensuite les moyens qu'ils mettent en œuvre et insidieusement les calculs coûts-bénéfices d'une telle stratégie, les filles entrevoient en premier lieu d'autres alternatives à une carrière dans le sport perçue comme inaccessible et utopique.

L'accès aux études supérieures et les perspectives d'insertion dans un autre champ que le sport, demeurent structurantes dans leurs trajectoires sportives et représentations, manifestant la conscience d'une inégalité de traitement dans la construction possible de ces carrières professionnelles et plus profondément la résignation face à cette situation.

« Non. Non parce que bah j'ai d'autres projets derrière euh... forcément bah... niveau professionnel bah dans le tra... enfin... pas le travail parce que le basket c'est un peu un travail aussi, mais je veux dire euh... à côté de ça je veux faire des études euh... qui vont aboutir à quelque chose. » (Basketteuse, 15 ans)

« C'est déjà pas mal. » (Basketteuse, meneuse, 21 ans)

« En fait... j'en ai pas beaucoup en fait, pour l'instant euh... bah voilà j'évolue pour l'instant donc ça va j'évolue j'suis contente mais après mon objectif ce n'est pas de faire, ce n'est pas d'en faire mon métier en fait. » (Basketteuse, ailière, 18 ans)

« Ben nan ben moi je ne pense pas, surtout que nous on a tous nos études à côté donc si on ne marche pas au pire on dit que c'est ns études et puis voilà. » (Femme cycliste, 19 ans).

Justifiant même le manque de performance éventuel, le choix des études légitime le parcours d'(auto)exclusion des filles.

Cette prise de conscience qu'il n'y a pas ou si peu d'enjeux autour de la pratique des jeunes filles, faibles enjeux eux-mêmes responsables d'attentes institutionnelles toutes relatives à leur égard, contribue de manière tacite à leur (auto)exclusion de la

compétition et d'une certaine manière leur exclusion de toute la préparation nécessaire à leur réussite :

« Moi de toute manière je fais du vélo, mais ce que je fais, à un niveau ou l'autre, je n'ai pas... enfin il n'y a aucun enjeux, je n'ai aucune reconnaissance. Après je dis pour moi personnellement. » (Femme, cyclisme, 19 ans)

Par ailleurs cette lecture binaire des divisions sexuées dans le sport et l'(auto)appréciation des chances perçues par les unes et par les uns, laisse entrevoir dans le discours des filles une moindre ambition dans la projection de leur objectifs et possibles performances futures. Cette auto-discrimination est une constante des enquêtes réalisées ces dernières années⁴¹².

« Je ne comptais pas arriver finaliste aux France [...] C'est un objectif déjà très chaud. » (Femme, Athlétisme, 18-25)

« En fait non, j'ai jamais vraiment d'objectif. » (Femme, Athlétisme, 18-25)

« Après au niveau des titres non, je n'ai jamais eu de grandes ambitions par rapport à ça. C'est plus des performances personnelles en fait. » (Femme, Athlétisme, 18-25)

« Il faut que j'arrête, il faut que je consacre ma vie à mes études, je n'en ferais pas toute ma vie du vélo. » (Femme, Cycliste 19 ans)

Cette situation rend plus difficile l'éclosion ou tout simplement la poursuite de leur carrière sportive, dès lors sous représentées dans leur équipe, leur région, ou dans leur centre, les jeunes filles s'avouent en quelques sortes vaincues n'entrevoiant pas de véritable avenir professionnel dans leur carrière sportive.

« Le problème c'est qu'on est beaucoup toute seule et que ben c'est beaucoup de sacrifices et j'en connais beaucoup qui ont arrêté parce qu'ils n'arrivent plus à gérer, école vélo, devoir travailler pour subvenir à ses besoins, c'est, au bout d'un moment faut faire un choix, et le choix dans le vélo c'est vite fait, c'est qu'on a pas d'avenir dans le vélo fin je vois au niveau personnel, professionnel après le vélo faut le voir comme un divertissement
[Pourquoi pas d'avenir]

Ben je vois nous enfin à ma connaissance je ne connais aucune fille qui est professionnelle donc qui est payée à faire du vélo, contrairement aux garçons mais malheureusement maintenant, enfin moi je vois personnellement je suis étudiante et il faut payer le logement, payer l'essence pour la voiture, faut payer la nourriture, faut tout payer donc au bout d'un moment on est obligé de travailler donc c'est le travail le weekend, pendant les vacances, ça va pas être les compétitions [...] on ne peut pas tout faire, et donc au bout d'un moment et bien celui qui va travailler le soir, il a la fatigue et tout déjà au bout d'un moment moralement on en a marre ben je pense déjà à survivre donc aller travailler pour pouvoir acheter de la nourriture et tout ça donc, le vélo on met de côté. » (Femme, Cyclisme, 19 ans)

⁴¹² Héas, 2010.

Mais plus profondément encore, ce constat pessimiste des jeunes athlètes quant à leur avenir, permet de faire un lien direct avec les pratiques de dopage, telles qu'elles semblent sous-représentées chez les jeunes femmes.

« Les personnes qui se dopent c'est les personnes qui ne vivent que pour leur sport. » (Basketteuse, 21 ans)

La boucle est bouclée. Le sport professionnel ne recouvre pas pour les jeunes filles et les jeunes femmes une évidence sociale et sportive aussi grande que pour les jeunes garçons. Les possibilités objectives et subjectives de succès leur semblent restreintes. Très tôt dans leur carrière sportive, elles envisagent d'autres voies. Le dopage est d'autant plus vite exclu et hors contexte que la « gagne sportive » ne constitue pas une obligation incontournable pour poursuivre l'exercice sportif, et surtout pour construire leur vie.

I.4. Des inégales perspectives d'accès au sport professionnel à l'ignorance du dopage

Ce constat d'une inégalité voire d'une carence dans la reconnaissance, les attentes, le suivi, les soutiens, notamment financiers, apportés aux jeunes filles sportives de haut niveau, permet de percevoir une distance relative, voire une méconnaissance des pratiques d'aides à la performance, parmi lesquelles figurent les conduites dopantes. Le lien entre performance, sport professionnel et dopage, est ici fortement réactivé dans le discours des jeunes filles en particulier lorsqu'elles pointent les inégalités qui les distinguent des garçons dans leur accès différencié au sport professionnel.

D'une part elles relativisent leurs performances et leur perspectives d'accès au monde du sport professionnel, s'auto-excluant pour la plupart de cette trajectoire, d'autre part elles reconnaissent inutile l'usage de pratiques dopantes en considération des faibles enjeux, notamment financiers, qui caractérisent leurs pratiques.

« Eh bien je pense qu'il y a des moments où il faut savoir perdre aussi ; ceux qui veulent trop gagner ils en arrivent là ou après je pense enfin je pense surtout aux garçons, c'est l'aspect financier hein si on dit tu prends ça pour marcher sinon on te vire. Il y a des moments, et bien si la personne en question n'est pas bien financièrement c'est possible qu'elle en prenne. » (Femme cycliste, 19 ans).

I.4.1. Du moindre suivi des filles aux faibles dispositions au dopage

Les représentations communes du dopage chez les jeunes répandent l'idée que le dopage n'est pas, et ne peut pas être, une pratique esseulée, à l'inverse cela relèverait bien d'une pratique organisée, voire encadrée et contrôlée. Se doper nécessiterait une expertise et un accompagnement, notamment médical, qui conduisent beaucoup de jeunes à le définir comme une pratique collective, liée à un réseau. En effet, peu de sportifs ne l'envisagent et ne le connaissent, directement ou non, de manière autogérée, au risque de devenir dès lors une conduite plus dangereuse encore, mais aussi et surtout au risque de se faire prendre. Or, le moindre accompagnement des filles dans leurs carrières sportives, comparativement aux garçons, amène à poser l'hypothèse dans ce travail, de leur moindre propension à se doper.

Ce qui reviendrait à considérer que l'inégalité de sexe les éloignerait dans la pratique professionnelle, de l'accompagnement à la performance et même en amont de l'accès au sport de haut niveau. Elle les « détournerait » simultanément de ce que beaucoup perçoivent comme une déviance sportive, aussi positive soit-elle⁴¹³.

« Moins à mon niveau je pense, après je n'en suis pas sûre, après je sais que le dopage est beaucoup caché, enfin moi je n'en ai jamais vu. Après j'entends des rumeurs, mais je pense que chez les filles c'est un peu moins. » (Femme, Cyclisme, 18 ans).

Contrairement aux jeunes garçons cyclistes du même âge, les jeunes filles non seulement déclarent ne jamais avoir vu de dopage, mais plus précisément encore ne jamais en avoir véritablement entendu parler entre elles, à leur niveau, dans leur région ou leur entourage sportif. Les cas, si toutefois ils existaient, ne sont ni connus, ni discutés. En d'autres termes, le dopage, même en cyclisme, ne figurerait pas ou peu dans les interactions et les modes de socialisation de ces jeunes filles. Jeux de rumeurs et suspicions de dopage, rôle et représentations des sportifs médiatiques, récits de cas positifs, se focalisent essentiellement vers l'univers masculin dans une nouvelle construction binaire qui associerait et naturaliserait le dopage au genre masculin.

« Eh bien moi je sais maintenant, chez les filles j'en ai jamais entendu parler. » (Femme, Cyclisme, 18 ans)

Ces éléments amènent par ailleurs à percevoir dans le discours des jeunes femmes, une dépréciation symbolique de l'identité sexuée d'une sportive, dès lors qu'elle est associée au dopage, dont la féminité est mise en examen.

I.4.2. Femme dopée, femme manquée

Ce qui se joue insidieusement c'est la remise en cause, puis la sanction identitaire en réponse à des normes corporelles et plus globalement sociales. Par conséquent l'association tacite du dopage avec un « gabarit » corporel que l'on assigne traditionnellement au genre masculin.

« Les Américaines, le physique des Américaines, avec je pense autant d'entraînement parce que les françaises, à haut niveau, elles s'entraînent de la même façon, on va dire y a pas plus, y a le même suivi, y a de la muscu., etc., mais leur physique c'est des physiques de bonhomme quoi ! Donc si elles tu me dis qu'elles prennent rien ! C'est mensonge ! Ça c'est... c'est obligatoire (...) Oui j'aurais pu te dire euh... des filles des pays de l'est et tout, mais c'est parce que les américaines, ouais elles ont un gabarit. » (Basketteuse, 16 ans)

Cette conclusion n'est pas sans évoquer les travaux sur la moindre délinquance des femmes et leur sous-représentation dans la criminalité ou en détention⁴¹⁴, voire l'occultation de leurs violences⁴¹⁵. Une socialisation différenciée au cœur de rapports sociaux stéréotypés de sexe, aussi inégalitaire et discriminante soit-elle, tendrait à

⁴¹³ Hughes, Coakley, 1991.

⁴¹⁴ Cario, 1992, 1997.

⁴¹⁵ Cardi, Pruvost, 2012.

envisager les relations de la société à la femme autour d'une pratique dite de *care* largement construite sur le mythe de la vulnérabilité d'une femme maternelle et par conséquent maternée⁴¹⁶.

Largement sous-représentées dans la population pénitentiaire, ces femmes vulnérables vivent à l'ombre d'une société particulièrement rancunière et méprisante à l'égard de celles qui ne sont pas parvenues à tenir les rôles sociaux de sexe assignés à leur genre d'appartenance. Les représentations de l'épouse meurtrière, de la mère infanticide, de la femme violente, relèvent d'un impensable pour le sens commun, ébranlant une conscience collective en prise à un moralisme traditionnellement sexué et insidieusement très normatif. La femme dopée relèverait de cet impensable collectif.

I.4.3. Représentations majoritaires : « le dopage c'est les autres ! »

Le contrôle des corps et l'(auto)disciplinarisation des jeunes athlètes laissent poindre un questionnement sur la portée, notamment en terme de conduites dopantes d'un tel assujettissement. Ce qui questionne l'étude à travers ces quelques éléments d'analyse des usages sociaux du corps, pour le moins ambivalents, des jeunes sportifs interrogés, c'est insidieusement la construction, elle aussi ambivalente d'un rapport au dopage. Du moins, l'évocation du dopage à des enquêteurs étrangers au milieu, à leur milieu, incite-t-elle les jeunes sportifs à mettre en scène leur déclaration sur ce thème ô combien délicat.

Nous constatons dans l'évocation des discours sur le dopage, et en filigrane de leur construction socio-sportive à la fois une omerta sur les conduites dopantes concrètes, à la fois lorsque l'existence de ces conduites est concédée, un affichage minimisant les risques de partage, donc de contamination. Ces conduites dopantes semblent, en effet, ne concerner « que » les autres : les concurrents, les clubs contre qui les jeunes jouent, voire les étrangers...

Tout semble se passer comme si le dopage revêtait, *a minima*, une fonction de légitimation des pratiques et des valeurs des jeunes athlètes, qui opposent dans un discours dichotomique simplificateur la culture du dopage à la culture du non-dopage. Se joue dans cette tension une lutte pour la définition et l'imposition d'une identité sportive légitime, donc valorisée et valorisante... surtout aux yeux de personnes dont le statut au regard de la pratique sportive n'est pas clair, ni même clarifié par les enquêtés, encore moins par les responsables des structures de formation sportive.

C'est parce que ces jeunes rencontrés se construisent en lien et comparaison avec le dopage, qui existe bel et bien, que le discours et les représentations du non dopage présentent un intérêt particulier dans la compréhension de ce phénomène. Cette évocation détournée d'un dopage incite par conséquent à réfléchir en filigrane à la construction de ces images et ces pratiques pour mieux percevoir les dynamiques et mécanismes susceptibles d'être à l'œuvre dans une politique de prévention des conduites dopantes.

I.5. Sens pratique⁴¹⁷ et innocence vis-à-vis du dopage

Une nouvelle ambivalence est à l'œuvre dans l'idée que le jeune est autorisé ou s'autorise à développer une expertise fine de son corps ; dans cette expertise ne figure pas l'éventualité d'une connaissance, d'une maîtrise, voire d'une pratique de conduites

⁴¹⁶ Perrot, 2012.

⁴¹⁷ Cf. le titre de l'ouvrage de Bourdieu, 1980.

dopantes pourtant potentiellement accessibles ou *a minima* à sa portée. Nul n'ignore désormais, et notamment les jeunes qui sont « nés » avec le développement des technologiques numériques, les possibilités infinies d'information sur les produits dopants sur l'internet. Face à cette pléthore d'informations de contrebande puisque les discours officiels sportifs désapprouvent et souvent condamnent fermement le recours à de tels produits, nous sommes confrontés à un enjeu de communication et à un effet de langage à l'encontre des enquêteurs ; ces derniers ne sont pas considérés comme des personnes extérieures au milieu sportif dans la mesure où l'information précédait notre venue que nous appartenions à une faculté de sciences du sport. Pour autant, hormis quelques brèves tentatives, il est étonnant de noter la faible interrogation des jeunes à l'intention des enquêteurs quant à leurs éventuelles compétences sportives en dehors même des connaissances concernant les produits dopants. Peu ou pas de questions par exemple sur nos niveaux de pratiques actuels ou passés. Peu ou pas de questions non plus sur nos réseaux de connaissance de tel ou tel club ou tel ou tel sportif de haut niveau. Cette faible curiosité est étonnante et pose question : nous ont-ils considérés comme des étrangers aux pratiques sportives ou au contraire comme des personnes particulièrement au fait des usages ? Toujours est-il que dans la mesure où les entretiens se sont déroulés dans l'antichambre du sport de haut niveau, il demeure difficile de ne pas s'interroger sur le statut des jeunes : en tant que sportifs peuvent-ils être à la fois experts et novices en termes de culture de leur propre spécialité sportive ? De la culture sportive en général ? Peuvent-ils être à la fois dedans et dehors ?

« On est vraiment dans la recherche... il faut être meilleur que tout le monde. Quand on voit des jeunes joueurs sortir de l'université ils sont normaux et quelques temps après wow ! Ils ont pris des épaules pas possibles, des jambes pas possibles. On n'est pas dupe, du volume pareil ça ne se prend pas comme ça. Donc eux, ils sont poussés à trouver des solutions pour être des athlètes au sens pur du terme. » (Entraîneur, Basket).

La connaissance du dopage et/ou des cas de dopages à une échelle locale et la méconnaissance simultanée, probablement exagérée, des produits et/ou des méthodes dopantes, viennent en confrontation avec l'expertise fine et accrue du corps, de la performance et plus globalement le développement d'un véritable « sens pratique » chez le sportif⁴¹⁸. Comment la conduite dopante, envisagée comme l'une des dimensions possibles d'amélioration de la performance, ne figurerait-elle pas dans les dispositions d'un sportif, par ailleurs et sous de multiples aspects, conditionné par la poursuite d'un objectif d'optimalisation des performances physiques ?

« Personnellement je ne crois pas que au basket il y ait beaucoup de dopage mais... pas au niveau au-dessus, qui est quand même déjà un bon niveau, même au niveau de Ligue deux... je ne crois pas, c'est plus les drogues qui seraient plutôt ouais, je ne sais pas si les drogues font partie du dopage... » (Basketteuse, 21 ans)

« C'est vrai qu'en dopage je ne m'y connais pas ! » Fille, athlète, 18 ans)

Le flou quant aux délimitations précises des produits dopants et le plus souvent une fin de non-recevoir sur la connaissance même des produits est remarquable... au moins au

⁴¹⁸ Bourdieu, 1980.

premier abord lors des entretiens. Très vite, cette méconnaissance quasi revendiquée débouche sur une attribution extérieure : le dopage concerne les Autres. Cette logique de présentation est un classique en sociologie. Elle permet de valoriser l'en-groupe, en dévalorisant le hors-groupe d'appartenance.

I.5.1. La distribution du dopage chez les autres ?

Quel que soit le sport, le niveau, la catégorie, le sexe ou encore le territoire où exerce l'enquêté, le dopage est jugé marginal dans la discipline. Ce discours massif permet aux jeunes sportifs enquêtés de se positionner comme extérieurs au dopage, légitimant ainsi une ligne éthique en opposition avec ce qui devient une des caractéristiques du dopage, stéréotypé, dans les cultures disciplinaires. Le dopé est l'autre, celui que les jeunes disent ne pas connaître, et même ne pas côtoyer. Qui sont donc ces autres personnes dopées ?

D'après les données recueillies, une distribution type du dopage chez les autres se dégage que ce soit pour les basketteurs, les cyclistes ou les athlètes :

- Le sexe ne semble pas pouvoir être précisé, de ce point de vue les dopés ne sont pas considérés comme plus souvent des hommes que des femmes.
- Cette pratique dopante concerne par contre généralement des sportifs plus âgés.
- Les pays régulièrement cités sont l'Espagne et les USA, mais aussi les pays de l'Est de l'Europe.

Des différences affleurent cependant entre les disciplines, l'Autre dopé n'est pas toujours le même : les basketteurs citent souvent le cyclisme comme pratique la plus concernée, les cyclistes le football, et les athlètes le sport professionnel en général. La mise à distance de la personne dopée n'opère donc pas toujours suivant les mêmes modalités. Les « coupables » pratiquent toujours d'autres sports. Soit la personne dopée pratique effectivement une autre discipline sportive, soit elle pratique une autre modalité de sport, et là le sport professionnel est incriminé fortement, et à l'exclusion de tout autre sport. Le sport amateur n'est pas pointé du doigt...

Le sport professionnel devient à les entendre cet Autre sport que certains rêvent de pénétrer mais aussi qu'une partie des enquêtés a d'ores-et-déjà abandonné comme horizon possible de leur futur :

« Mes proches sont quasiment persuadés qu'à haut-niveau, ils prennent tous des produits : au bout d'un moment ça ne choque plus. » (Basketteuse, meneuse, 19 ans)

« Le champion il gagne parce qu'il est dopé. Justement moi je pense que ça pourrait avoir un ascendant sur... sur ceux... il a gagné parce qu'il est dopé donc on essaye de se doper pour voir si on peut gagner quoi, donc ça n'a pas un bon ascendant. » (Basketteur, meneur, 17 ans).

« Y avait des pros, y avait deux sœurs jumelles, euh... c'était des Américaines, et elles étaient... enfin... gonflées quoi, gonflette, et on m'avait dit, je pensais qu'elles se dopaient, et en fait c'est la créatine ou... Enfin ce qui est autorisé aux États-Unis [...] Je trouve que c'est pas du tout... sûrement, peut-être pas en France, mais peut être à l'étranger, je ne sais pas [...] Oui aux États-Unis je pense, y en a [...] Après y a beaucoup de joueuses en Russie, en Turquie, en Russie [...] L'Espagne je ne sais pas. Par rapport au cyclisme ou je ne sais pas

mais... y a des joueuses américaines qui vont en Espagne et tout ça donc... »
(Basketteuse, ailière, 21 ans)

Le dopage est, en tous les cas, extérieur à leur monde sportif quotidien. Il concerne avant tout les célébrités. En ce sens, le dopage apparaît banalisé tant le sport professionnel est médiatisé. Cette présence médiatique et fortement valorisée des sports professionnels implique incidemment une présence médiatique du dopage, explicite ou non. En ce sens, loin d'être dissuasif ce sport professionnel et par conséquent le dopage apparaissent peut-être même incitatifs dès lors que le message « ça peut marcher » et même concernant le sport professionnel que le message « ça marche » est démontré par les exploits réalisés. Alors, se glisse insidieusement l'idée que tous sont dopés et comme très peu sont pénalisés, la porte s'ouvre à l'adoption de pratiques dopantes pour soi, et pas seulement pour les Autres. Comme la question du dopage reste dissimulée, pour ne pas dire tabouée, les jeunes construisent des catégories de sportifs dopés, qui fonctionnent comme des « prêts à penser » le dopage.

En effet, de ces représentations *a priori* homogènes de l'Autre dopé, se décline peu à peu dans les discours des jeunes une construction informelle, et ici encore caricaturale, d'une typologie idéale-typique du sportif dopé (cf. *infra*). Cette typologie s'inscrit dans une démarche de justification, voire de légitimation de la conduite dopante⁴¹⁹.

Reste que parmi ces conduites dopantes, une pratique semble se détacher en France : le cyclisme⁴²⁰.

1.5.2. Le cyclisme comme bouc-émissaire : enjeux de positionnement face aux conduites dopantes

Rien n'illustre mieux ce point que la stigmatisation qui s'organise entre les disciplines étudiées. Le cyclisme prend la figure d'un véritable bouc-émissaire du champ sportif, imposant à ces jeunes l'impératif de la justification comme véritable démarche incontournable de la construction de leur identité sportive. De sorte que se développent, tout particulièrement chez les jeunes cyclistes un langage et un argumentaire très professionnel du rapport au dopage ou plus exactement au non dopage.

« (En matière de dopage) la France est vachement stricte [...] L'image du cyclisme est forcément associée au dopage. Moi je pense que c'est le sport qui lutte le plus contre ça et on délaisse plus d'autres sports (vigilance vis-à-vis du dopage en France) Eh bien, je ne sais pas si c'est dans tous les sports mais en tout cas dans le vélo oui [...] Bah, je pense que ça devient plus propre qu'avant le vélo. Je pense que si on voit des Français plus aux avant-postes c'est que ça a vachement diminué. » (Cycliste, 16 ans)

Ces propos sont l'exemple type de l'usage instrumental du cyclisme dans le discours et les pratiques des autres disciplines au cœur soit d'une stratégie soumise à l'impératif de la justification ou bien soit d'une logique qui s'impose dès lors aux cyclistes. Quelles sont les représentations idéal-typiques du dopage chez les jeunes rencontrés ?

Les représentations du dopage semblent ainsi de prime abord homogènes auprès des enquêtés considérant ce phénomène comme « étranger », c'est-à-dire principalement

⁴¹⁹ Boltanski, 1971; Duret, Trabal, 2001.

⁴²⁰ En France, en 2013, le rugby « tient la corde » avec le cyclisme. Pour s'en convaincre, il suffit de taper les mots « dopage », « sport », « France » sur n'importe quel moteur de recherche internetique...

développé chez les autres, dans le haut-niveau et le sport professionnel, plutôt chez les adultes, dans d'autres sports et dans d'autres pays. Il n'en demeure pas moins que se dessinent en creux des profils idéal-typiques différents du sportif dopé dont les enjeux, en termes de construction de l'identité du sportif doivent être interprétés. Elles interviennent inmanquablement au cours des différentes phases d'engagement dans les activités physiques et sportives.

Ces représentations peuvent être résumées par cinq figures idéal-typiques du sportif dopé aujourd'hui telles qu'elles se dégagent des entretiens réalisés⁴²¹.

I.5.2.1. L'expert (donc le professionnel)

Ce sportif ou cette sportive obtient des résultats certaines, en ce sens il possède une longueur d'avance sur les autres. Logiquement, il reçoit de l'argent pour ses prouesses, et moult conseils, qui lui forge une expérience ou fondamentalement « du métier ». Tout semble concorder pour que la pratique dopante confirme en quelque sorte l'engagement plein et entier dans la carrière sportive :

« Enfin oui, le souci c'est qu'il y a différents niveaux de dopage. Il y a le mec qui respire pas pendant les bosses, parce que lui il a 40 ans, son médecin il a 40 ans d'avance sur les contrôles, et puis il y a le petit amateur qui bricole. Bon bah c'est lui qu'on va chopper. C'est évident. Bon après ceux qui ont beaucoup de pognons ils ont de l'avance, ça c'est évident. » (Entraîneur cycliste)

Le professionnel a acquis un statut sportif qui l'avantage dans la mesure où son entourage optimise son emploi du temps, son alimentation, ses périodes de récupération, etc. L'exagération, presque une mythologie, affleure dans les propos : comment ne pas sourire lorsqu'un médecin est présenté comme ayant 40 ans d'avance sur les autres ! Demeure cet écart, presque ce gouffre, tel qu'il est vécu entre les plus performants des sportifs (et donc aussi leur entourage) et les autres, ceux qui s'échinent à obtenir des résultats qui leur permettraient de pénétrer dans ce sacrosaint « milieu pro »...

I.5.2.2. Le tricheur (amateur)

Il s'agit d'un sportif avec de faibles résultats sportifs qui à un moment donné, presque par enchantement, décollent. Ce sportif bricole largement en jouant avec les règles sportives comme il le ferait pour d'autres règles dans d'autres secteurs de la société :

« De toute façon, il y en a toujours qui veulent tricher. Donc je pense que oui il y en a forcément qui sont malhonnêtes. » (Cycliste, 16 ans en pôle Espoir)
 « Il y a toujours des performances qui... je suis toujours très méfiante, je suis jamais très confiante, donc c'est vrai que des performances qui sortent comme ça de l'ordinaire des fois... Particulièrement, je ne donnerais pas de nom parce que bon je ne vais pas donner des noms. Je vois au niveau français, une senior qui a été qualifié aux championnats du monde actuellement, je

⁴²¹ Notons que dans la logique de la construction de tels catégories, un idéal-type ne se rencontre jamais tel quel dans la réalité. Il figure un profil de personnes susceptibles, plus que d'autres, de recourir au dopage.

regardais un peu son palmarès comme ça, je la voyais en junior qui faisait des temps moins bon que les miens en junior, qui maintenant se bat pour se qualifier aux championnats du monde, et qui étonnement d'une année sur l'autre a gagné 40 secondes sur un 3000m. Bon c'est quelque chose qui à 20 ans, bon je veux bien croire que quand on passe de minime à cadet, on progresse vite mais bon à 20 ans quand ça fait 8 ans qu'on fait de l'athlé. comme ça, gagner 40 secondes en une année, ça j'y crois pas. Bon après peut être que c'est une progression normale. C'est vrai que je trouve ça bizarre. »
(Femme, athlète, 19 ans)

S'entrechoquent des oppositions entre le normal et le dopé, entre l'étonnement légitime devant une forte progression des performances sportives et un étonnement qui l'est moins dans la mesure où des changements concrets sont repérables dans sa préparation physique ou mentale. Dans le premier cas, la progression est jugée anormale au regard de ses « chronos » habituels. La suspicion s'installe, car il devient difficile de comprendre l'écart entre des compétiteurs, qui se côtoient pendant et depuis de longues années.

I.5.2.3. L'héritier

Il est né dopé, soit quelque chose comme le syndrome d'Obélix tombé dedans quand il était petit. On assiste là à une véritable culture du dopage, héritée. La socialisation sportive est alors au cœur des réseaux impliqués dans le dopage. Logiquement la ou le sportif est (pré)disposé à se doper :

« Moi je pense, par rapport au début de notre entretien, moi je viens d'un univers différent, et, comment... c'est pas dans ma culture. Malheureusement il y a des gens qui sont encore en place, qui je pense, font du mal. Ça c'est évident. Parce que c'est monnaie courante, ils ont toujours été habitué à ça. Et puis quelque part, voilà, il y a les gens qui deviennent gentiment cons. »
(Entraîneur cycliste)

L'habitude et les « recettes » proposées par l'entourage conduisent à un dopage logique, et presque impossible à éviter. Le jugement est catégorique : la tricherie est devenue la loi pour ces sportifs, qui deviennent des personnes infréquentables.

I.5.2.4. La victime : faux-pas et manipulation

Avec la figure de la victime, la situation est plus complexe tant les analyses la concernant sont désormais fournies⁴²². La figure victimaire est plurielle et il n'est pas dans notre intention de la décliner ici dans toutes ses variantes⁴²³. Le dopage intervient ici par défaut de vigilance sous le couvert de la consommation de drogues et/ou de médicaments. Cette configuration semble plus présente dans le basket et l'athlétisme, relativement moins en cyclisme :

⁴²² Bogalska, 2005 ; Deswaene, 2002. Des revues scientifiques sont entièrement consacrées désormais à ce thème spécifique.

⁴²³ Martin-Mattera, 2011 ; Erner, 2006.

« Le problème c'est qu'est-ce qu'un dopé qu'est-ce qu'un non-dopé ? Parce que si il est malade, il prend du sirop et compagnie, est-ce que ça c'est se charger la gueule ? En restant poli. » (Entraîneur cycliste)

Là encore, intervient le défaut d'individuation où les sportives et les sportives agissent en sujets assujettis à un système qui les discipline, les (en)cadre et les contrôle : « rendre docile pour être utiles », être efficace constitue le seul enjeu qui surplombe toute autre manifestation de l'individu sportif en devenir au mépris de sa propre réflexivité, *a fortiori* de sa conscience critique. Nous avons ainsi récolté, hors enregistrement, les « confessions » d'entraîneurs distribuant eux-mêmes, des cachets à leurs athlètes.

I.5.2.5. Le vulnérable (ou dopé pour de bonnes raisons)

Prolongeant en quelque sorte cette logique victimaire, les ressortissants des pays en voie de développement semblent couverts par leur conditions misérables de vie, le discours prend des contours proches d'un misérabilisme :

« Je pense que pour revenir sur les athlètes africains ils sont poussé par l'argent, c'est pour l'argent parce que là-bas ils vivent quand même hyper mal, l'espérance de vie est super basse. Donc c'est vrai que de se doper... eh bien on va dire que leur espérance de vie est moins atteinte que celle des européens qui ont quand même une espérance de vie beaucoup plus élevée. Donc je pense aussi qu'en Afrique ils font ça pour nourrir leur famille. Donc c'est vrai que je peux comprendre, je juge un peu moins même si c'est toujours de la triche. Mais bon je juge moins parce que je ne suis pas à leur place. Peut-être que si je l'étais et que je courrais pour nourrir ma famille, je tomberais dans le dopage aussi. C'est pas du tout les mêmes raisons qui poussent ces athlètes que les athlètes européens. » (Femme, athlète, 18 ans)

C'est le cas également et dans un autre ordre d'idée des personnes malades. L'asthme est à ce titre un cas exemplaire... au point d'avoir permis des titres d'articles journalistiques savoureux : « Pour être recordman du monde, mieux vaut être asthmatique⁴²⁴ » avec l'incontournable docteur J.P. de Mondenard. Ou bien le non moins éclairant :

« Le hold-up des asthmatiques !

On a longtemps cru que l'asthme était une maladie handicapante. Que l'on se détrompe ! C'est au contraire le meilleur atout pour réussir dans le sport de haut niveau. Qu'on en juge : lors des 16 derniers Tours de France les vainqueurs étaient presque tous asthmatiques ou, tout de moins, étaient autorisés à consommer des médicaments destinés aux asthmatiques ! Pourtant, les asthmatiques ont mis du temps à réaliser l'avantage qu'ils possèdent sur les autres coureurs : selon dimanche.ch, ils n'étaient que 2 à s'aligner au départ du Tour au début des années 80, et encore "seulement" 60 en 1995. Reste encore une question : qu'attendent les laboratoires pharmaceutiques pour produire la pilule miracle qui permettra à tout un chacun de devenir asthmatique ?⁴²⁵ ».

⁴²⁴ <http://www.bakchich.info/sport/2008/03/30/pour-etre-recordman-du-monde-mieux-vaut-etre-asthmatique-52188>. (Page consultée le 22/12/13).

⁴²⁵ <http://www.cyclisme-dopage.com/chiffres/tdf-asthme.htm>. (Page consultée le 22/12/13).

Les malades semblent devoir, si ce n'est pouvoir, se doper pour de bonnes raisons. Le recours médicamenteux est tellement généralisé que cette position est devenue socialement normale⁴²⁶. Il est possible même de prolonger ce point en recourant à l'argument de la pollution atmosphérique et son impact sur la santé de tous et donc aussi sur celles des sportifs et des sportives...

Au-delà cette tentative de typologie, nous voulons insister sur une meilleure compréhension du dopage comme facteur de santé publique. Au point, qu'il est sans doute possible de s'interroger sur la distinction entre une « état fort » et un « état faible » de l'(in)conscient collectif. Là encore une ambivalence pointe. Le dopage est utile au renforcement de l'identité sportive, mais il est officiellement désapprouvé et condamné. En effet, le dopage et le non dopage se construisent dans une logique binaire qui représente en quelque sorte ce que Durkheim nomme les « états forts » et les « états faibles » d'une conscience collective normalisée. Chacun de ces états, dopage ou non dopage, transgression ou non transgression, n'a de sens qu'au regard de l'existence de l'autre⁴²⁷.

« Enfin ça m'avait choqué une fois j'avais couru avec des Belges. Et ils ouvraient leur maillot et il y avait une fiole, ils buvaient à la fiole. C'est peut-être un dopant, mais je ne sais pas c'était choquant. Bah après les belges sont réputés pour ça, mais le vélo là-bas c'est un peu comme une religion donc ils sont beaucoup plus. Oui. Il ouvre son maillot, il prend sa fiole... c'était peut-être pas grand-chose mais c'est choquant quoi. » (Cycliste, 17 ans)

Qu'y-a-t-il donc de choquant dans cet extrait ? L'acte en lui-même ne semble pas répréhensible, et ne révèle en rien d'une transgression. Cet extrait divulgue en revanche une véritable construction discursive, une mise en récit du rejet, jugé nécessaire dans une entrevue sur le dopage, de la conduite dopante perçue comme immorale, puisque « choquante ».

Cette dualité revient à ne définir la bonne conduite qu'en vertu de l'existence d'une mauvaise conduite, supposée ou réelle, sans laquelle elle n'aurait plus de fondement, d'évidence, de mouvement. Dès lors, le dopage est nécessaire à la préservation d'une conduite sportive jugée éthique, saine, parce qu'il assure une contre-figure utile à la définition de la bonne figure. En effet, se dessine dans le discours des jeunes athlètes le portrait-robot, d'un (anti)athlète dopé qui, tel le criminel envisagé par Durkheim, devient le garant d'une conduite morale à tenir, voire à préserver coûte que coûte face aux tentations, aux diverses pressions médiatiques, mais aussi de la part de l'entourage sportif lui-même. Tout comme le crime, le dopage en tant que transgression des règlements, codes, normes et morales sportifs possède une fonction sociale⁴²⁸. « Il est nécessaire ; il est lié aux conditions fondamentales de toute vie sociale, mais, par cela même, il est utile ; car ces conditions dont il est solidaire sont elles-mêmes indispensables à l'évolution normale de la morale et du droit⁴²⁹ ». Source de progrès

⁴²⁶ Morel, Couteron, Fouilland, 2010.

⁴²⁷ Durkheim, 1895, 67-68.

⁴²⁸ Durkheim, *op.cit.*.

⁴²⁹ Durkheim, *op.cit.*, 70.

moral et social, le crime permettrait notamment des transformations sociétales qui « de jour en jour devenaient nécessaires⁴³⁰ ».

Ces fondements ne semblent avoir perdu ni de leur pertinence, ni de leur actualité, nous amenant à reconnaître aujourd'hui l'éventualité, voire la nécessité d'une transformation dans le traitement social du recours au dopage tel qu'il est généralisé, normalisé, voire naturalisé, *a minima* dans les représentations, puis dans les conduites des jeunes athlètes. Le dopage doit-il ou plus exactement, ne devrait-il pas être encadré et accompagné légalement comme une nouvelle forme de conduite de performance, en lien et dans le plus grand respect de la santé dont l'auteur nous rappelle qu'elle demeure à terme l'enjeu sociétal suprême. « Le but de l'humanité recule donc à l'infini, décourageant les uns par son éloignement même, excitant, au contraire, et enfiévrant les autres, qui, pour s'en rapprocher un peu, pressent le pas et se précipitent dans les révolutions. On échappe à ce dilemme pratique si le désirable, c'est la santé, et si la santé est quelque chose de défini et de donné dans les choses, car le terme de l'effort est donné et défini du même coup. Il ne s'agit plus de poursuivre désespérément une fin qui fuit à mesure qu'on avance, mais de travailler avec une régulière persévérance à maintenir l'état normal, à le rétablir s'il est troublé, à en retrouver les conditions si elles viennent à changer. Le devoir de l'homme d'État n'est plus de pousser violemment les sociétés vers un idéal qui lui paraît séduisant, mais son rôle est celui du médecin : il prévient l'éclosion des maladies par une bonne hygiène et, quand elles sont déclarées, il cherche à les guérir⁴³¹ ».

Conclusion

Les usages du corps, pour prendre une expression ancienne, sont largement façonnés par le contexte culturel. Le dopage sportif est en ce sens intéressant car il est largement sous les feux de la rampe médiatique lorsque les formes de dopage dans d'autres secteurs professionnels ne le sont pas, et surtout pas de la même manière. Les pratiques dopantes conduisant à des addictions en dehors de la sphère sportive ne sont pas autant stigmatisées. C'est le cas par exemple dans les domaines de la musique, de la politique et/ou bien dans le monde des médias. Les performances des professionnels de la politique ou de la scène musicale sont ainsi louées sans vergogne. Tel homme politique enchaîne pendant sa campagne électorale deux ou trois meeting par jour, « avale » des milliers de kilomètres et prononce des heures de discours. Tel chanteur « tient » sur scène sans coup férir pendant des heures, des semaines d'affilées, tel animateur enchaîne les enregistrements d'émissions à la télévision et à la radio sans fatigue apparente, etc.

Pourtant, lorsque survient la mort de ces personnages publics, le traitement médiatique n'est pas équivalent, loin s'en faut. Les morts par addiction dans ces secteurs professionnels ne sont pas rares mais ne font pas l'objet d'un même mépris social et collectif. Il n'est que de comparer la mort de Marco Pantani et celle d'Amy Winehouse ou du présentateur Jean Luc Delarue. Lorsque la première mort est considérée comme misérable, la seconde semble propulser l'interprète au panthéon de la musique, et la troisième laisse un souvenir presque tendre d'une personne ayant tenté à la fin de sa vie

⁴³⁰ Durkheim, *op.cit.*, 71.

⁴³¹ Durkheim, 1895, 74.

de transmettre un message de prévention contre la consommation des drogues⁴³². Ce parallèle rappelle un élément fondamental souligné à d'autres moments également dans ce rapport : le sport a tendance à fonctionner comme un monde autonome, extra-normal...

Surtout, avec le sport, nous sommes confrontés à une opposition entre des principes de loyauté et de *fair play* et ces conduites dopantes/déviantes... Or, d'une part ces conduites participent largement aux performances réalisées que ce soit par le passé ou aujourd'hui. Qu'en serait-il de l'évolution des records ces cinquante dernières années sans ce recours au dopage ? Ensuite, elles sont tellement courantes aujourd'hui que leur évocation même se réalise sous des contours particulièrement complexes et alambiqués. Les jeunes sportifs sont en outre « embarqués » dans un système sportif qui contrôle largement l'ensemble de leurs faits et gestes. D'ailleurs la lutte contre le dopage a renforcé ce suivi à la fois spatial (la localisation des sportifs) et temporel (le suivi longitudinal). Au point que ce contrôle des corps au sens politique ressemble à s'y méprendre à un enfermement... digne des populations asilaires ou prisonnières ! La question de la responsabilité du recours au dopage est alors soit diluée dans un système où les responsables sont difficiles à repérer, donc difficiles à poursuivre pénalement, soit et la responsabilité est projetée sur le jeune sportif lui-même dans un processus plus global d'injonction à la responsabilisation individuelle de toute activité humaine. Ce faisant, le poids de la culpabilité repose sur l'individu lambda qui devait être plus vigilant et s'est montré « faible » face à la tentation du dopage. L'ancrage axiologique judéo-chrétien de cette conception saute largement aux yeux. Nous n'avons pas abordé précisément ce soubassement axiologique ici, mais les notions de « faute », de « tentation », etc., rappellent cet héritage occidental, où le péché doit être expié dans la souffrance. Les rachats et autre « amende honorable » réalisés par les anciens sportifs dopés pour « laver leur faute » sportif confirment cette axiologie d'un autre âge, qui pourtant perdure...

Les produits consommés censés améliorer la performance ne sont le plus souvent pas mentionnés avec précision par les jeunes... alors même que ces derniers empruntent largement les expressions médicales et paramédicales, pour caractériser leurs rapports au corps, à la fatigue des entraînements et concernant les blessures qu'ils ou elles ont vécu. Tout se passe comme si baignés dans l'univers médical et traité à longueur d'année par des professionnels de la santé, les jeunes « oubliaient » les noms des produits dopants disponibles. Comme si elles et ils ne s'y intéressaient décidément pas. Comme si ce monde du dopage leur était totalement étranger. Ce hiatus est remarquable et relève d'une logique de justification désormais classique dans les analyses sociologiques. Avec la rupture biographique occasionnée par la blessure ou tout simplement un rendement physique moindre les représentants du système sportif se dédouanent de toute responsabilité et ne supportent plus autant la jeune sportive ou le jeune sportif... qui redevient propriétaire de son corps et dépositaire d'une faiblesse, d'un défaut corporel qu'ils leurs revient de réparer au plus vite pour recouvrer leur efficacité. Pour supporter de telles injonctions à la performance, les jeunes doivent adhérer à une idéologie jusqu'au-boutiste qui prépare le terrain de leur soumission totale. Vivant ce traitement particulier pendant plusieurs années, les sportifs rencontrés adoptent logiquement des comportements totalement orientés vers la performance où la douleur doit être tue, et la souffrance éventuelle dissimulée. Le dopage entre dans ce cadre, mais dans le même

⁴³² Extrait de sa page Wikipedia : « Elle rejoint d'autres figures de la musique mortes à l'âge de 27 ans comme Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison, Kurt Cobain ou encore Brian Jones, intégrant ainsi ce que l'on nomme le Club des 27 ». (Page consultée le 30/11/2013).

temps il est officiellement dénoncé comme une tricherie par les plus hautes instances sportives. Les jeunes sportifs se retrouvent alors face à une véritable injonction paradoxale. Cette configuration particulière confirme largement le caractère ambivalent des expériences sportives contemporaines.

Dans le même temps, l'évocation souvent ténue et édulcorée du dopage sportif lors des entretiens emprunte également à une logique d'expulsion du dopage par le recours à la figure de l'étranger comme vecteur du dopage. Ce sont alors soit les résidents étrangers qui sont coupables de dopage (parfois pour des raisons qui sont considérées comme presque louables comme de subvenir aux besoins fondamentaux de leur famille) ; soit des pays entiers qui sont alors décrits comme responsables d'un système de validation du recours au dopage pour leurs ressortissants nationaux. Cette externalisation du dopage et des dopés est là encore une justification sociale mise en exergue dans d'autres conduites sociales étiquetées déviantes...

Enfin, les informations diffusées par les médias sont en soi une source importante de documentations :

« Souvent je prends justement ce modèle, en leur expliquant que à un moment donné, une prise de masse peut être trop vite et trop importante, va peut être complètement faire changer leur jeu, et qu'actuellement c'est pas du tout ça, ils sont en pleine croissance, ils ont besoin plutôt d'avoir une alimentation saine et une vie saine, ce n'est pas là-dessus qu'il faut se diriger. Maintenant avec internet, j'aurai tendance à dire qu'on ne sera pas à l'abri, je vais dire d'un jeune senior qui pense pouvoir être en équipe de France espoir, qui teste quelque chose qu'il aurait vu sur internet, sur un site de musculation et qu'il aurait fait venir. » (Entraîneur de basket).

Les NTIC jouent un rôle non négligeable à la fois dans la diffusion, la banalisation mais aussi potentiellement dans la critique de l'usage de tel ou tel produit, de tel ou tel protocole, voire de tel ou tel fournisseur. Des analyses sociologiques auprès des malades chroniques par exemple soulignent que le recours à l'internet complique les actions de prévention. Les patients ne le sont plus autant, et interagissent entre eux, suivant parfois autant les conseils prodigués par un tiers sur l'internet plutôt que les conseils prodigués par son généraliste ou son spécialiste. Ces analyses indiquent aussi que l'internet est susceptible de constituer un moyen efficace pour les usagers de partager les expériences, mais aussi les informations sur les moyens de se procurer tel ou tel produit, telle ou telle thérapeutique plus ou moins officielle. Si les usages prohibés peuvent sans conteste y trouver là un vecteur de développement du marché des produits dopants, l'internet peut aussi constituer un recours efficace, rapide et peu onéreux pour démanteler des réseaux d'approvisionnement et pourquoi pas réduire le prestige de telle ou telle personne fortement impliquée dans ce trafic. En ce sens, les échanges internétiques constituent potentiellement un moyen d'accroître sensiblement le pouvoir des pratiquants et par ricochet la conscience collective sur ces pratiques orientées vers la performance au détriment de la santé des sportifs...

Bibliographie

Abélès M., « Anthropologie et globalisation », premier congrès *Association Française d'Ethnologie et d'Anthropologie (AFEA)*, EHESS, Paris, 21-24 septembre 2011.

Aubert N., Gaulejac V. de, *Le coût de l'excellence*, Paris, Seuil, 1991.

- Blin Th., *Phénoménologie et sociologie compréhensive: sur Alfred Schütz*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- Bogalska-Martin E. (dir.), *Victimes du présent, victimes du passé. Vers la sociologie des victimes*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Boltanski L., « Les usages sociaux du corps », *Annales ESC*, t. 26, n°1, 1971, 205-233.
- Bourdieu P., *Le sens pratique*, Paris, Les éditions de minuit, 1980.
- Bourdieu P., *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- Bouet M., *Significations du sport*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- Burnay N., Ertul S., Melchior J. Ph. (dir.), *Parcours sociaux et nouveaux desseins temporels*, Louvain-la-neuve, Academia, 2013.
- Clastres P., *La Société contre l'Etat*, Paris, Editions de Minuit, 1975.
- Cardi C., Pruvost G., *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, 2012.
- Cario R., *Femmes et criminelles*, Paris, Érés, 1992.
- Cario R., *Les femmes résistent au crime*, Paris, L'Harmattan, Coll. Transdisciplines, 1997.
- Châtel V., Soulet M.H. (dir.), *Agir en situation de vulnérabilité sociale*, Montréal, Les Presses Université Laval, 2003.
- Clavandier G., *Sociologie de la mort. Vivre et mourir dans la société contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2009.
- Croiset S., « Passeurs de langues, de cultures et de frontières : la *transidentité* de Dai Sijie et Shan Sa, auteurs chinois d'expression française », *TRANS-* [En ligne], 8, 2009, mis en ligne le 08 juillet 2009, consulté le 29 novembre 2013. URL : <http://trans.revues.org/336>
- Cuin Ch. H., *Durkheim : modernité d'un classique*, Paris, Editions Herman, 2011.
- Danvers F., *S'orienter dans la vie : une valeur suprême ?*, Lille, Presse Universitaire du Septentrion, 2009.
- Détrez C., *La construction sociale du corps*, Paris, Seuil, 2002.
- Deswaene B., « Figure perverse de l'innocence : la victime », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol.1, n°47, 2002, 35-42.
- Donnat O., « Transmettre une passion culturelle », *Ministère Culture et Communication, Bulletin du Département des études et de la prospective*, n°143, février, 2004.
- Donnat O., « La féminisation des pratiques culturelles », *Développement culturel*, n°147, 2005.
- Duret P., Trabal P., *Le sport et ses affaires. Une sociologie de la justice des épreuves sportives*, Paris, Métailié, 2001.
- Duret P., *Sociologie de la compétition*, Paris, Armand Colin, 2009.
- Durkheim E., « Règles relatives à la distinction du normal et du pathologique », *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1968, 47-75, 1^{re} édition 1895.
- Ehrenberg A., *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.
- Ehrenberg A., *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- Erner G., *La société des victimes*, Paris, La Découverte, 2006.
- Ferez S., Thomas J., (dir.), *Sport et VIH. Un corps sous contrainte médicale*, Paris, Editions Téraèdre, 2012.
- Guillebaud J.C., « On vous voit partout ! », *Téléobs*, n°2344, 2009, p. 50.
- Héas S., *Anthropologie des relaxations: des moyens de loisirs, de soin et gestion personnelle ?*, Paris, L'Harmattan, collection Mouvement des sciences, juillet, 2004.
- Héas S., « Sports ». In : M. Marzano (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF/quadrige, janvier, 2007, 891-895.

- Héas S., Lebreton F., Frezza S., Bodin D., Robène L., « Des sports aux métiers à risque », Strasbourg, *Revue de Sciences Sociales*, n°38, 2007, 96-102.
- Héas S., « Les couleurs de peau dans les publicités magazines en France », In : Misery L., Héas S. (dir.), *Variations sur la peau, tome 2*, Paris, L'Harmattan, Collection Le Corps en question, novembre, 2008, 95-106.
- Héas S., Bodin D., Robène L., « Les violences symboliques mises en scène dans les publicités magazines en France : l'exemple de la couleur de peau ». *Esporte & Sociedade. Revista digital*, n°7, novembre/février, 2007/2008. <http://www.esportesociedade.com>
- Héas S., Bodin D., Robène L., Minder P., Misery L., « Sports et publicités magazines en France. Entre stéréotypes mélaniques et visibilité/invisibilité des minorités », in : J.P. Albert, B. Andrieu, P. Blanchard, G. Boëtsch, D. Chevê (dir.), *Coloris Corpus*, Paris, CNRS Editions, 2008, 313-321.
- Héas S., « La mesure corporelle dans les métiers du sport, du luxe et de l'art », « Le corps comme étalon de mesure », J. Dubois (dir.), *M@gm@*, Vol.7, n°3, septembre-décembre, 2009. <http://www.analisiqualitativa.com/magma/0703/index.fr.htm>.
- Héas S., *Les discriminations sportives dans les sports contemporains ; entre inégalités, médisances et exclusions*, Nancy, PUN, collection Epistémologie du corps, 243 pages, 2010a.
- Héas S., *Les virtuoses du corps. Enquête auprès d'êtres exceptionnels*, Paris, MaxMilo, collection Essai/document, août, 256 pages, 2010b.
- Héas S., *A corps majeurs. L'excellence corporelle entre expression et gestion de soi*, Paris, L'Harmattan, Collection Le Corps en question (grand format), décembre, 324 pages, 2011.
- Héas S., « Sports et publicités magazines en France : la focale trichologique ». In : B. Lançon, M.H. F. in : B. Lançon, M.H. Delavaud (dir.), *Anthropologie, mythologies et histoire de la chevelure et de la pilosité. Le sens du poil*, Paris, L'Harmattan, mars, 2011, 267-283.
- Bellay J., Héas S., « Les dermatologiques sportives : essai de comparaison entre natation et judo », *ACAPS*, Rennes, 24-26 octobre, 2011.
- Hughes R., Coakley J., « Positive Deviance among athletes: the implications of overconformity to the sport ethic », *Sociology of Sport Journal*, n°8, 1991, 307-327.
- Huguet M., *L'ennui et ses discours*, Paris, PUF, 1984.
- Kotobi Henri K., *Le dualisme du corps et de l'esprit à l'épreuve de la douleur: Qu'est-ce que la douleur ?*, Vol.2, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Lahire B., « Sociologie dispositionnaliste et sport. Généralistes et spécialistes », dans *Dispositions et pratiques sportives : débats actuels en sociologie du sport*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sports en société », 2004, 23-36.
- Lahire B., *L'esprit sociologique*, La Découverte, coll. « La Découverte/Poche », 2007.
- Lebreton F., Routier G., Héas S., Bodin D., « Cultures urbaines et activités physiques et sportives. La « sportification » du Parkour et du street golf comme médiation culturelle », *The Canadian Review of Sociology and Anthropology*, Vol.47, n°3, 2010 293-317.
- Le Breton D., *Passions, du risque*, Paris, Métailié, 1991.
- Le Breton D., *Anthropologie de la douleur*, Paris, Métailié, 1997.
- Le Breton D., *L'adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.
- Le Breton D., *Expériences de la douleur : entre destruction et renaissance*, Paris, Métailié, 2010.

- Louveau, C., Bohuon A., « Le test de féminité, analyseur du procès de virilisation fait aux sportives », in Terret Thierry (dir), Sport et genre vol.1, A la conquête d'une citadelle masculine, Paris, L'Harmattan, 2005, 87-132.
- Heilbrun, B. (dir.), *La performance, une nouvelle idéologie ? Critique et enjeux*, Paris, La Découverte, 2004.
- IPSOS, *Les français et la forme physique : d'une préoccupation personnelle à des attentes marquées à l'égard des politiques*. Enquête Salon Body Fitness, 2012. http://www.ipsos.fr/sites/default/files/attachments/rapport_fitness_2012_v2_def.pdf
- Kristeva J., *Cet incroyable besoin de croire*, Paris, Bayard, 2007.
- Le Coq S., *Raisons d'artistes. Essai anthroposociologique sur la singularité artistique*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- Lydie V., *Le suicide des jeunes. Mourir pour exister*, Paris, Syros, 2008.
- Kristeva J., *Cet incroyable besoin de croire*, Paris, Bayard, 2007.
- Martin-Mattera P. (dir.), *Violences et victimation*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011.
- Menesson C., *Être une femme dans le monde des hommes: socialisation sportive et construction des genres*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Messner M., « When Bodies are weapons: masculinity and violence in sport », *International Review for the Sociology of Sport*, 25, 1990, 203-220.
- Meudec M., *Le kout poud : maladie, vodou et gestion des conflits en Haïti*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Morel A., Couteron J.P., Fouilland P., (dir.), *L'Aide-mémoire d'addictologie : en 46 notions*, Paris, Dunod, 2010.
- Muller L. « La pratique sportive en France, reflet du milieu social », Paris, INSEE, *Données sociales. La société française*, 2006, 657-663.
- OCDE, *Des emplois pour les jeunes/ Jobs for Youth*, Belgique, Edition OCDE, 2007.
- Perrot M., *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2012.
- Salla J., Michel G., Pratique sportive intensive chez l'enfant et dysfonctionnements de la parentalité : le cas du syndrome de réussite par procuration, *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, Vol.170, n°8, 2012, 583-586.
- Segalen M., « Continuités et discontinuité familiales approche socio-historique du lien intergénérationnel », in : Attias-Donfut, *Les solidarités entre les générations*, Paris, Nathan, 1996.
- Vieille-Marchiset G., *Sports de rue et pouvoirs sportifs. Conflits et changements dans l'espace local*, Besançon, Presses Universitaires Franc-comtoises, 2003.
- Vieille Marchiset G., *Des femmes à la tête du sport. Les freins à l'investissement des dirigeantes locales*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004.
- Vinet F., Boissier L., Defossez S., « La mortalité comme expression de la vulnérabilité humaine face aux catastrophes naturelles : deux inondations récentes en France (Xynthia, var, 2010) », *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], Vol.11, n°2, septembre, mis en ligne le 07 octobre 2011, consulté le 20 décembre 2013. URL : <http://vertigo.revues.org/11074> ; DOI : 10.4000/vertigo.11074
- Wacquant L., *Corps & âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Paris, Agone, 2001.
- Zanna O., *Restaurer l'empathie chez les mineurs délinquants*, Paris, Dunod, 2010.
- Zarifian E., *Le prix du bien-être. Psychotropes et sociétés*, Paris, Odile Jacob, 1996.